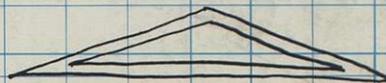
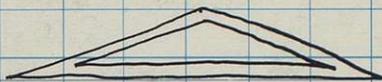
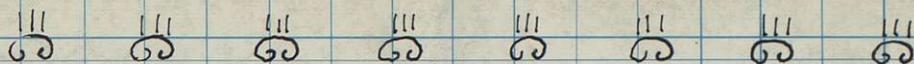
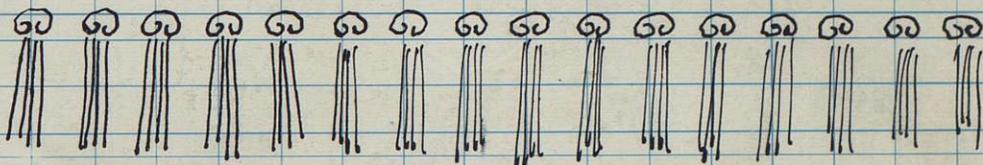
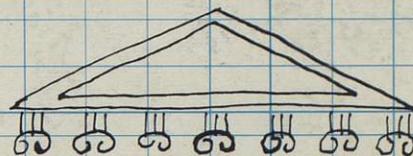
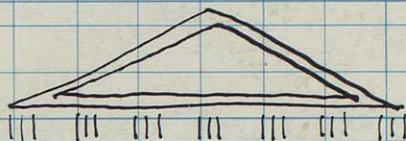


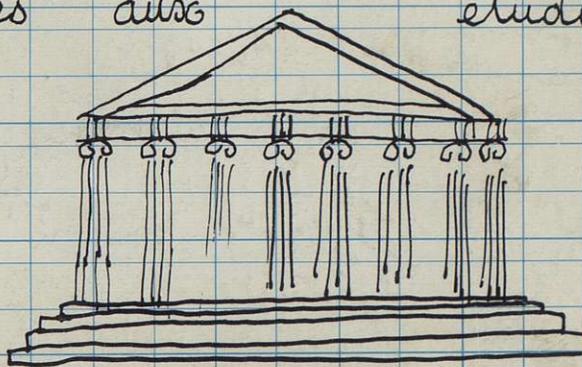
le cartable



architecture et enseignement



paroles aux étudiants



3-4/83

Feuille internationale d'architecture.

Directeur : A. Schimmerling

Rédaction, Administration :

33, rue des Francs-Bourgeois, 75004 Paris

Comité de rédaction :

E. Aujame • G. Candilis • J.L. Veret •

P. Fouquey • Y. Schein •

D. Beaux • P. Grosbois • L. Hervé •

A. Josic • A. Schimmerling •

J. Mangematin • F. Lapied • B. Lassus •

R. Le Caisne • J.C. Deshons • M. Duplay •

C.K. Polonyi.

Collaborateurs:

Roger Aujame, Elie Azagury, Sven Backstrom,

Lennart, Bergstrom, Giancarlo de Carlo,

Eero Erikainen, Ralph Erskine, Sverre Fehn,

Oscar Hansen, Reuben Lane, Henning Larsen,

Ake E. Lindquist, A. Kopp,

Keljo Petaja, Reima Pietila, Michel Eyquem,

Aarno Ruusuvuori, Jorn Utzon, A. Tzonis,

Georg Varhelyi, Percy Johnson Marshall

Massimo Pica Ciarrara, D. Augoustinos,

Bruno Vellut, Veikko Vasko, Chris Butters.

Abonnement : 100 F par an

Le numéro : 25 F

C.C.P. Paris 10.469-54 Z

Trimestriel

ISSN 0008 - 6878

Commission Paritaire N° 59350

IMPRIMERIE DU CANNAU / MONTELLIÉR



N° 3/82: architecte et enseignement



N° 1/83: l'éducation de l'architecte sur le terrain (suite)



N° 4/82: la pédagogie active, les ateliers sur le terrain



N° 2/83: la théorie et la pratique

## ENQUETE DU CARRE BLEU SUR L'ENSEIGNEMENT DE L'ARCHITECTURE

### SOMMAIRE N° 3-4/83

### ARCHITECTURE ET ENSEIGNEMENT: LA PAROLE AUX ETUDIANTS

P. 1 Introduction, par Philippe Fouquey

P. 3 Réveries, par Michel Parfait

P.22 Projet d'un groupe autogéré, par Pierre Thierry, étudiant de l'U.P.6.(Paris)

P.25 Notes d'une étudiante de l'Unité Pédagogique N° 7 à Paris par Dominique Gauzin

P.33 TRIBUNE LIBRE

P.34 Villes et campagnes à l'ère industrielle, par Elias Cornell

P.39 Vers une architecture.... de Geste, par G.D. Emmerich

P.45 Actualité: un ensemble résidentiel à Naples, par Luciana de Rosa et Pica Ciarrara

La responsabilité des articles publiés dans ce numéro incombe entièrement à leurs auteurs

### EDITORIAL

par Philippe Fouquey

Nous avons rappelé dans notre numéro 3.82 comment en 1968 a pris fin le système d'enseignement de l'architecture "Beaux-Arts", comment une nouvelle pédagogie fut alors imaginée sous la pression des jeunes architectes nourris à l'expérience de l'étranger et conscients de l'incapacité des écoles à former des architectes ouverts aux besoins des gens.

Cette nouvelle pédagogie s'est mise en place spontanément en 68-69, puis a été formalisée en 71 et confirmée en 78. Entre 68 et 83 quinze ans se sont écoulés pendant lesquels il y a eu, selon les circonstances et dans les diverses UP, soit usure, soit déviation de la nouvelle pédagogie, soit comportement positif par rapport à elle mais cependant critique: à l'issue de cette période pendant laquelle il y a eu multiplication des connaissances, donc accélération des mutations technologiques industrielles et sociales, il convient d'imaginer à l'usage des professionnels de l'environnement des instruments nouveaux et capables d'évoluer au rythme des transformations de la société.

Pour ces diverses raisons une réforme de l'architecture a été mise en chantier.

Le "carré bleu" a tenu à participer au débat autour de la définition d'un nouvel enseignement.

D'où une série de réflexions sur ce sujet rassemblées dans les numéros:

3.82- Architecture et Enseignement: témoignages sur l'enseignement et la réforme,

4.82- Architecture et Enseignement: les ateliers sur le terrain

1.83- l'éducation de l'architecte sur le terrain,

Dans ces trois numéros ce sont essentiellement les professionnels - enseignants, chercheurs, praticiens - qui ont pris position: il importait, nous semble-t-il, de recueillir les témoignages des étudiants et de leur donner la parole, en toute liberté, puis de confronter l'ensemble de cette réflexion - la notre et la leur - au projet de décret sur la réforme de l'enseignement.

+++

Témoignages des étudiants :

Il s'agit de ce groupe d'étudiants parmi lesquels trois ont écrit des textes dans le présent numéro. Des conversations entre eux au cours desquelles ils ont évoqué les problèmes généraux ou quotidiens de leurs UP sont ressorties des idées qui illustrent, bien que le problème de l'enseignement n'est pas celui du contenu, mais celui de son mode d'administration. Voici quelques unes des réactions dominantes des étudiants présents à ces réunions face à l'enseignement qu'ils reçoivent :

-une révolte chez certains étudiants contre un mode de rapports entre enseignants et enseignés, où l'enseigné perçoit l'enseignant comme satisfait d'exercer le pouvoir de celui qui sait sur celui qui désire accéder au savoir - or on

est étudiant mais déjà adulte. Il s'ensuit des blocages psychologiques. Et si l'enseignement était aussi pédagogie....

-le besoin au contraire chez d'autres de s'accrocher à l'enseignant architecte considéré comme seul capable de servir de guide au milieu de ce foisonnement de connaissances qu'il faut acquérir pour surnager plus tard dans une vie professionnelle incertaine.

-l'hésitation dans des U.P comme UP6, quand les disciplines offertes pour les unités de valeur sont nombreuses et qu'on ne se sent pas encore en mesure d'opérer un choix entre elles; et en même temps l'attachement à cette profusion qui reflète bien la complexité des problèmes de l'environnement. Et le plongeon un peu aveugle au moment de choisir son groupe de projet vers la valeur sûre, l'architecte vedette du moment, alors que toutes sortes d'autres choix sont possibles.

-l'isolement de l'étudiant dans les UP riches en matières enseignées, où les groupes de projet doivent se constituer chaque année et où les liens entre étudiants demeurent lâches: car les étudiants sont peu nombreux dans chaque discipline.

Au contraire, un encadrement psychologiquement plus satisfaisant des groupes d'étudiants dans les UP où le choix des matières est plus maigre et même considéré comme insuffisant, les étudiants sont plus nombreux dans chaque groupe de projet,

-le besoin de migration assez fréquent d'une UP à l'autre qui a comme origine un malaise ou un mécontentement mais qui s'avère à terme, fructueux du fait de la confrontation entre plusieurs modes d'enseignement,

-la consternation devant l'indigence des écoles d'architecture si mal équipées pour les apprentissages sur les matériaux, pour la construction de maquettes pour l'expérimentation en général (voir les moyens de nombreuses écoles allemandes ou suisses) -

-le regret de ne pas entrevoir l'amorce d'un renouvellement de certains enseignants généralement recrutés entre 1968 et 1972 par cooptation et dont l'enthousiasme s'émousse; et le manque de concertation entre les enseignants,

-la conscience de la coupure entre les écoles avec les enseignements théoriques et les véritables pratiques professionnelles; la conscience également d'être coupés des utilisateurs potentiels (c.f. les expériences malheureusement exceptionnelles de Mérindol en Lubéron avec A. Schimmerling et de l'antenne de Cergy Pontoise avec B. Kohn - cités dans le carré bleu No 3 et 4/82.)

-le sentiment confus d'une crédibilité inégale des enseignants à plein temps en architecture et des praticiens à temps partiel, qui joue d'ailleurs dans les deux sens (vaste problème; voir d'ailleurs l'interview de Carlos Martinez dans le No 3.82)

(voir suite p.47)



-1-  
L'école des garçons blanche sous le soleil matinal, avec ses hautes murailles dépassées par des tilleuls calmes et maigres, ressemblait au tombeau du roi Mausole.  
Sur la pointe des pieds, le bras tendu le ventre collé sur le mur qui entourait la cour, je cueillais les grappes mauves de glycines qui dégoulinèrent sur la meulière. Le doux parfum jaune achevait de se dissoudre au ras de ma narine., et le cœur embaumé, je voyais apparaître les sept merveilles du monde.

C'est ainsi que je me retrouvais coincé entre le mur et le ventre proéminent du maître emberlificoteur. Mon nez rouge encore imprégné de mille et une clochette respirait tristement la blouse grise, qui sentait le tableau noir. Mon oreille embrasée par le cri strident du sifflet pendouillait au bout d'une poigne ferme armée de cinq doigts poilus. Et avec la vitesse d'une agathe à la saison des billes j'étais perché sur la ligne rouge qui divisait la cour en deux. La ligne de démarcation entre le monde des poupées et celui des cowboys. La ligne où l'on posait aussi les punis.

Rousses, rondes, carrées, noires, petites têtes écervelées aux frimousses chiffonnées, nous attendions la fin de la récréation alignés et immobiles comme des corbeaux endormis sur une ligne à haute tension.

## UN COURS ELECTRIQUE,

Debout au centre de l'amphithéâtre, ce soir comme chaque semaine le professeur Anselmo Tambini, cinquante neuf ans, attend huit heures pour commencer son cours à l'école des Beaux Arts.

Tambini a horreur des cours du soir, surtout l'hiver où la nuit tombe vite - l'humidité est avide du papier où il écrit ses cours. Au fil des ans ses notes ont jauni, parfois même au milieu d'une leçon une feuille particulièrement atteinte lui reste collée dans la main. Chez lui pour remédier à ces inconvénients, il a fait construire spécialement une armoire étanche où il range soigneusement ses manuscrits à l'abri de toutes les moisissures.

Ce soir, Anselme Tambini est inquiet, il est huit heures moins trois minutes au cadran de sa montre. Son cours doit commencer, ses élèves sont déjà installés. La pénombre envahi l'amphithéâtre, et les quatre lampes qui éclairaient habituellement la salle ne fonctionnent pas.

Près du tableau noir catastrophé Tambini tient dans sa main droite un boîtier de porcelaine qui pendouille au bout de deux fils.

D'une voix rauque il demande à un élève de courir prévenir le concierge de l'école - "Et s'il le faut demandez des bougies" rajoute-t-il. On dirait qu'il suffoque, sa voix tremblote. L'élève Santini sort en courant, les autres se taisent.

Les dernières lueurs du crépuscule viennent lécher les grandes baies vitrées. Un interminable escalier tout raide dessert les allées de strapontins. Au sommet de l'ultime palier, Santini aperçoit un autre interrupteur. Il monte les marches en bougonnant des mauvaises paroles contre sa malchance.

Sous le regard de ses élèves impassibles d'une main nerveuse il s'acharne sur le bouton. clic! clac! il espère un miracle!. Les lampes sont mortes! Un mauvais contact! clic! clac!....

Et ce Santini qui ne revient pas!. Il commande à un autre élève d'aller au devant de son camarade. Celui-ci sort doucement, mécontent d'être ainsi tiré de sa torpeur. "Dépêchez-vous mon ami! lui crie Tambini. Ces minutes d'attente inutile l'irritent. A sa montre les aiguilles heureusement phosphorescentes indiquent maintenant huit heures et dix minutes!. Son ventre est une cocotte minute sous pression qui expulse par les narines une colère vaporeuse.

Du haut du grand escalier, il commence un discours pour expliquer l'incapacité de l'administration. Mais personne ne semble l'écouter, il se tait,

les élèves sont muets. Il trouve ce silence surprenant de leur part.

- "Et ces deux imbéciles qui ne reviennent pas! - pense-t-il tout bas.

L'obscurité est presque totale désormais. Tambini a peur. Une peur enfantine. Il se trouve ridicule mais son imagination en effervescence le domine. Autour des vies mystérieuses fermentent dans le noir. D'où vient ce grincement?. Qui chuchote?. Quel complot combine-t'on?. En bas sur le bureau on lui dérobe ses cours!...

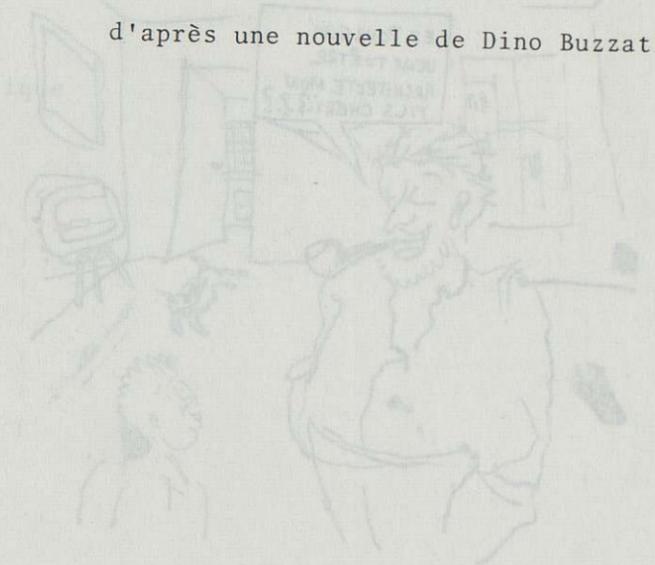
Il ne distingue qu'à grande peine la silhouette des élèves. Etonné! il s'aperçoit que toutes les têtes sont tournées dans la même direction vers la droite en bas de l'hémicycle.

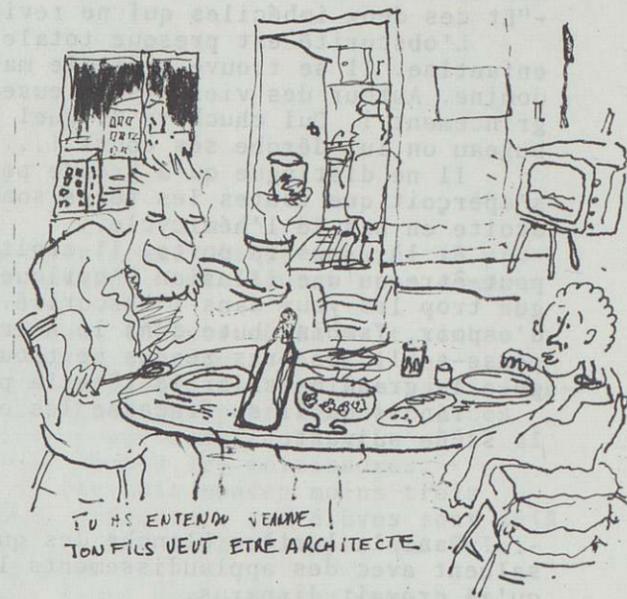
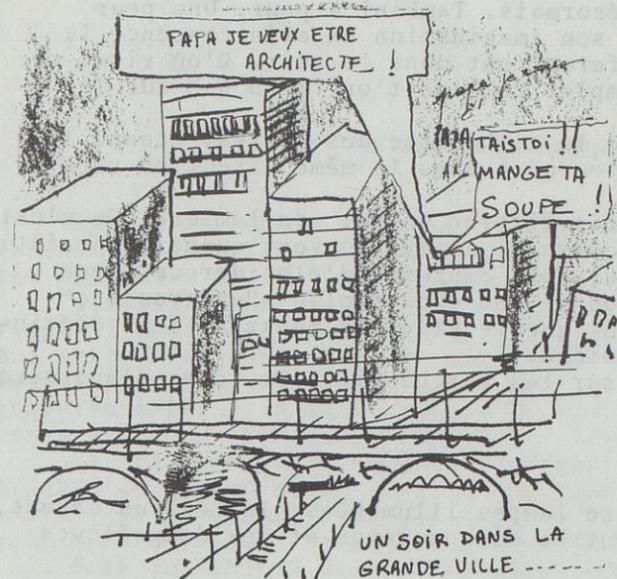
Et là, sous la porte, il croit voir filtrer un rai de lumière. Ce n'est peut-être qu'une illusion d'optique, comme il arrive souvent quand on se fatigue trop les yeux dans l'obscurité. Curieux, empressé d'élucider ce rayon d'espoir, Tambini bute dans le noir contre une chose molle - "un gros sac" - pense-t-il. Ses bras tendus ne trouvent que le vide. Et patatras! il dégringole le grand escalier la tête la première.

Tandis qu'il se fracasse les os sur les marches il a le temps d'apercevoir la scène suivante :

Dans la lumière blanche des quatre lampes illuminées, les élèves debout, saluent avec des applaudissements l'entrée du concierge et des deux élèves qu'il croyait disparus.

d'après une nouvelle de Dino Buzzati.





POUR VOUS CONSTRUIRE UNE BELLE MAISON  
AVEC UN JARDIN, AVEC UN POMMIER QUI  
POMME, UN GRAND CERISIER ROUGE, ET PUIS....  
ET PUIS UNE GRANDE CUISINE POUR MAMAN  
ET PUIS UN GRAND FAUTEUIL POUR TOI MON  
PAPA CHERI.....



A l'école des Beaux Arts  
On a de l'imagination  
On adore les falsifications.  
Autour du cou on a une cravate ou un foulard.  
On boit, on rit, on fait de la musique  
C'est vraiment très pathétique.

A l'école des Beaux Arts  
On n'est pas des tocards.  
On construit des maisons avec du carton  
On plante des arbres en coton  
On fait des chaises en coton  
Et on laisse les clous au menuisier.

A l'école des Beaux Arts  
On apprend les règles de l'Art.  
On dessine du béton architectonique  
On domine la technique  
C'est vraiment très gothique.

A l'école des Beaux Arts  
On pleure quand on en a marre  
Ou pour retrouver la forme  
On invente des réformes.

A l'école des Beaux Arts  
On n'est pas presbyte  
On se chatouille le nerf optique  
Avec des archétypes  
C'est vraiment très chic.

A l'école des Beaux Arts  
La beauté n'est pas rare.  
La beauté est perpétuelle  
Elle s'appelle plurielle.

Paul Valéry séjourne longtemps devant l'idéal d'un objet ciselé qui justifierait sa valeur d'être par la belle et solide géométrie de sa forme en se détachant du simple souci de protéger sa matière. La devise du mollusque serait alors ; "il faut vivre pour bâtir sa maison et non bâtir sa maison pour y vivre "

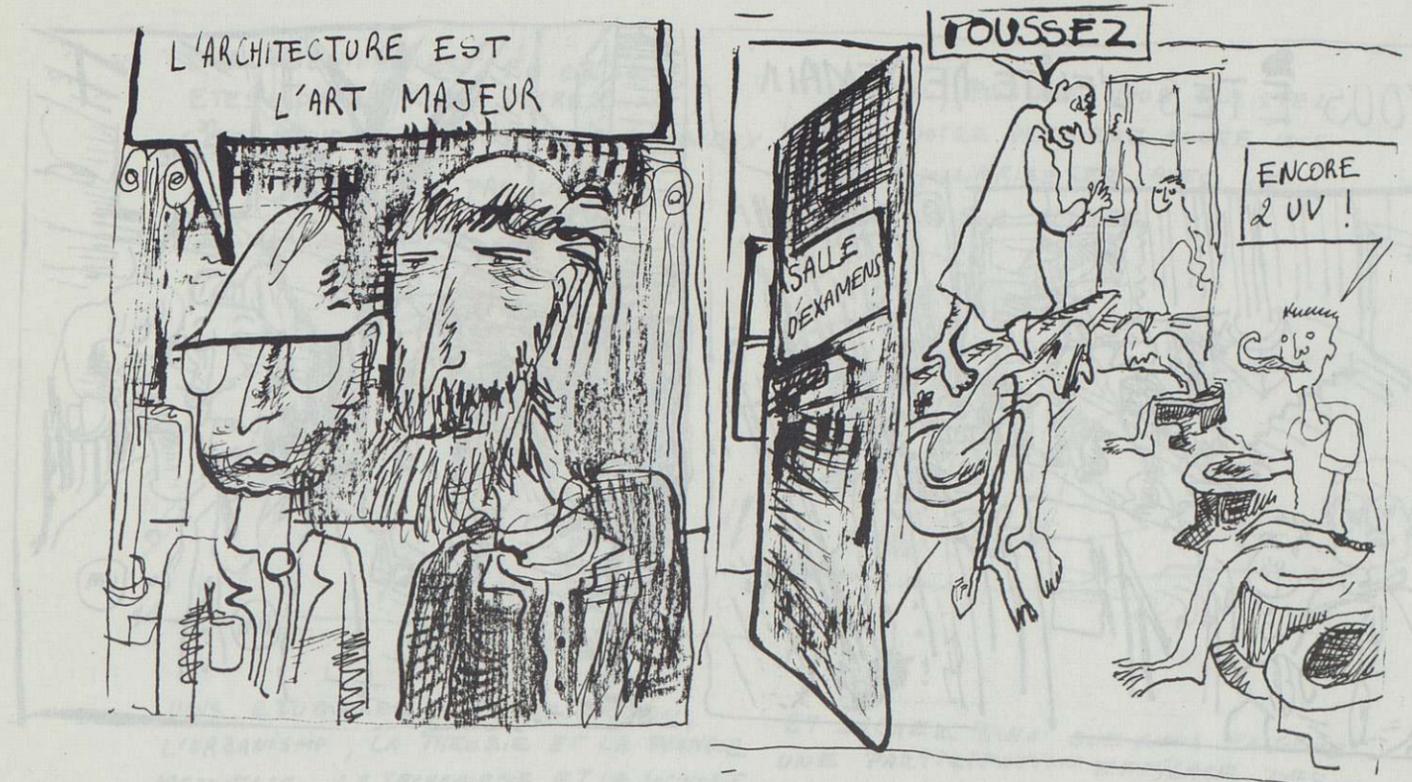
"Gaston Bachelard"

A l'enterrement d'un pagure mort,  
Deux littorines s'en vont.  
Elles s'en vont dans le soir,  
La lune éclaire leurs coquilles noires.

Molles et bien dodues,  
Elles habitent dans des assiettes en colimaçon,  
Qui écorchent le museau pointu  
Du poisson polisson.

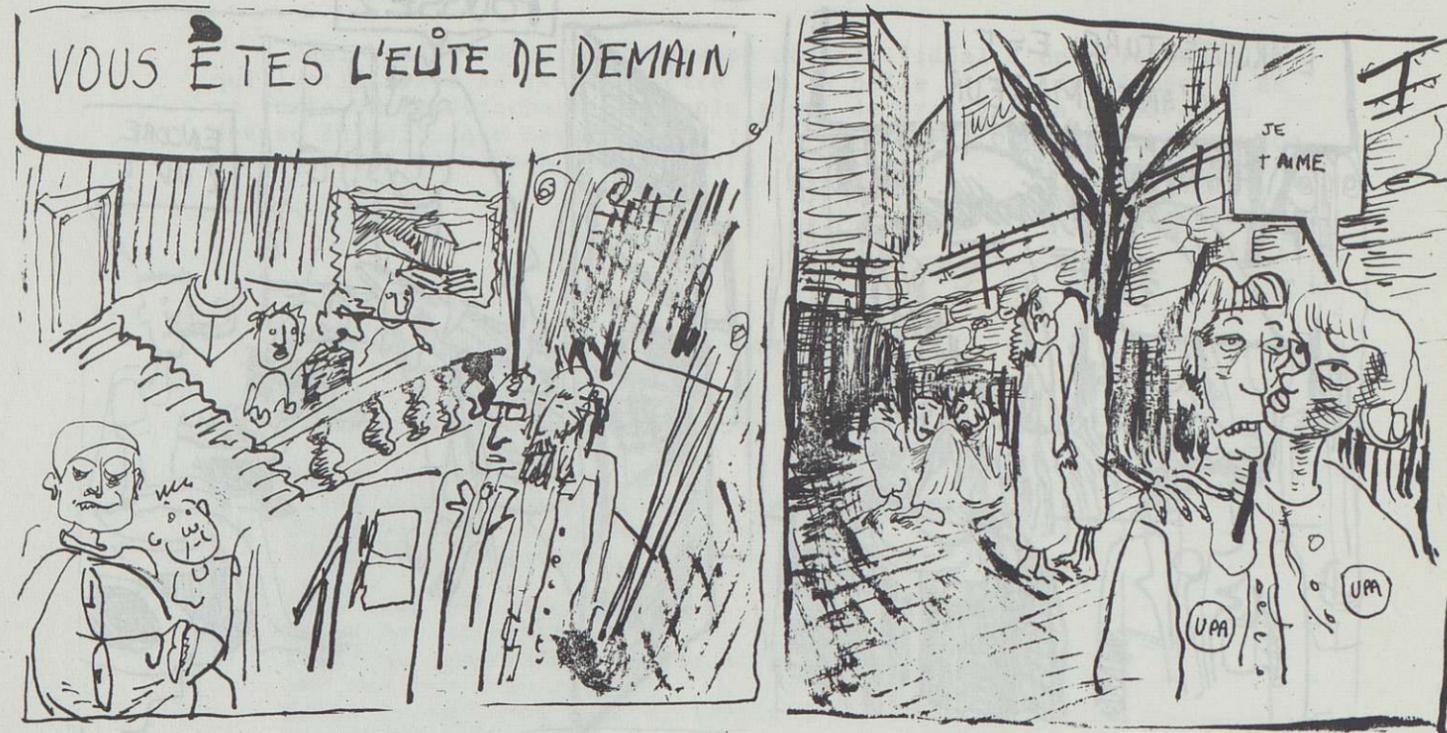
Dans leur intérieur nacré,  
Elles ont un petit bar.  
Vieilles douainières de coquilles vides  
Sur des coussins roses.  
Elles se saoulent avec du lambic  
Importé sur la côte  
Par un cargo nordique.

Elles boivent pour fêter  
Les derniers deniers  
Du locataire Monsieur Bernard l'Hermite,  
Qui est décédé jeudi dernier  
D'avoir trop grossi.....



-4-

Lorsque vous débutez dans votre carrière de professeur, vous n'avez officiellement reçu aucune formation pédagogique. Souvent vous êtes l'ami d'un ami de l'école. Ainsi vous devenez pédagogue. Vous êtes attaché au métier et à des structures mentales linguistiques et logiques héritées de vos maîtres. Pourquoi vous inquiéter !. La vérité de vos connaissances est administrativement garantie par votre diplôme. Et ainsi, vous venez un jour ou deux par semaine nous enseigner l'architecture.



Pourquoi liriez vous des revues pédagogiques ?.

Pourquoi ne penseriez vous pas à vous asseoir de l'autre côté sur des bancs d'école ?. Vous êtes riche en justification ; vous n'avez pas le temps, vous avez une "charrette" à l'agence (mot très utilisé pour excuser sa propre incapacité). Votre métier est trop absorbant. Quel manque d'enthousiasme !...

Pourquoi certains d'entre vous boudent-ils ou refusent-ils la prise en charge des élèves de première année ?.

Pourquoi ne pourrait-on pas mettre en doute la valeur scientifique de votre clarté pédagogique ?.

Pourquoi ne pourrait-on pas mettre en cause la validité des connaissances qui, de temps en temps, révèlent leur vétusté ?.

Vous nous apprenez à nous servir de nos yeux qu'avec le souvenir de ce qu'on a pensé avant nous sur ce que nous contempions. Et avec vous, nous oublions que la moindre chose contient un peu d'inconnu.

Pédagogue ! vous pouvez nous donner votre analyse et nous dire votre vision à condition de reconnaître qu'elle vous est propre et qu'elle ne peut être la même pour votre élève. Celui-ci pourra alors seulement découvrir sa position. L'élève doit être libre.

L'ARCHITECTURE EST EN CRISE -  
ETES VOUS SÛR DE VOTRE CHOIX ?  
LES ETUDIANTS SONT TROP NOMBREUX  
OH, JE NE VEUX PAS VOUS  
DECOURAGER MAIS.....



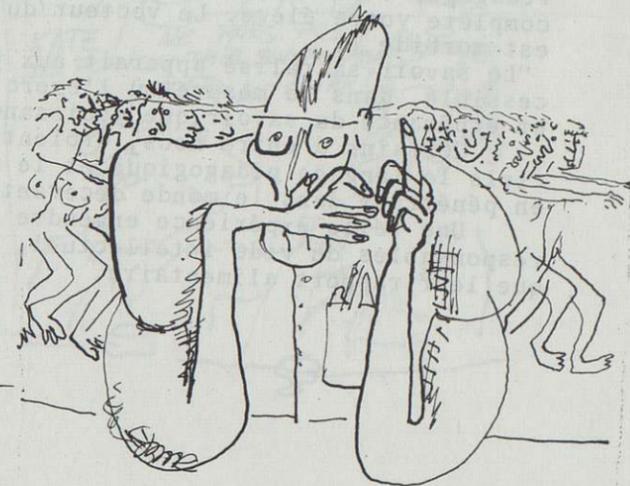
VOUS ETUDIEREZ, LA CONSTRUCTION,  
L'URBANISME, LA THEORIE ET LA PRATIQUE  
MANUELLE, LA TECHNOLOGIE ET LA SOCIOLOGIE



ENFIN, POISQUE VOUS INSISTEZ,  
DANS VOTRE PREMIERE ANNEE VOUS  
VOUS FAMILIARISEREZ AVEC LE  
TRAVAIL SUR NATURE.



ET SACHEZ BIEN QUE NOUS EXIGEONS  
UNE PARTICIPATION EFFICACE DES  
ELEVES !



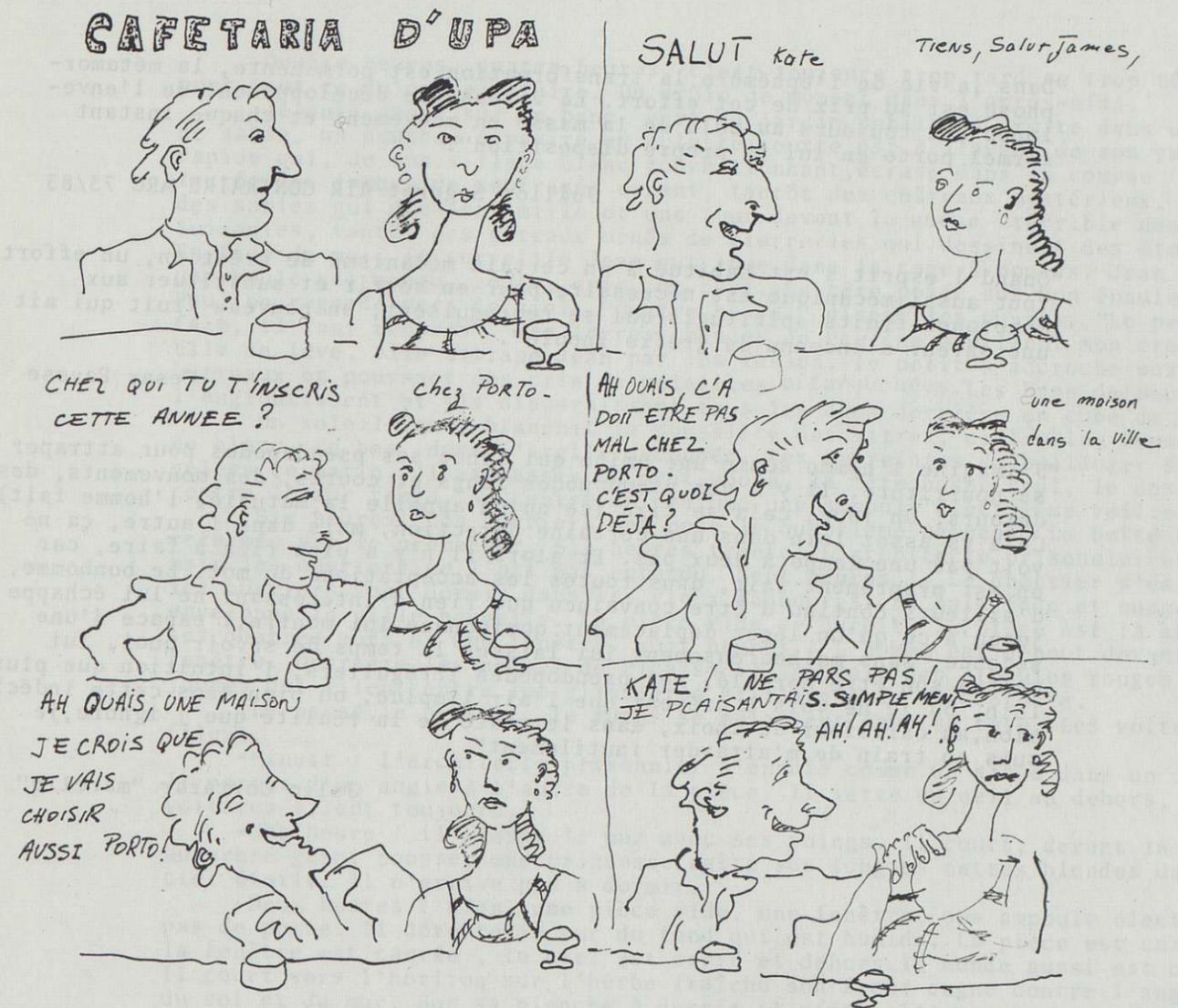


Pédagogue ! vous pouvez aussi ne rien dire et laisser dans l'initiative la plus complète votre élève. Le vecteur du savoir est la création !. Le savoir sacralisé est morbide !.

"Le savoir sacralisé apparaît aux yeux de l'enseigné comme une espérance inaccessible, dans la mesure où l'exercice scolaire est plus imitation du savoir et espérance du savoir, que jouissance effective de ce savoir". Marie Claire LEPAPE.

Certains d'entre nous, croient trouver dans le respect des programmes officiels le langage pédagogique et le modèle de leurs leçons. A coup sûr ils s'ennuient en pénétrant dans le monde décevant de la répétition de connaissances toutes faites.

Une telle expérience engendre le dégoût; dégoût des élèves qu'ils rendent responsables du vide intellectuel, dégoût des contenus qui n'ont d'autre intérêt que leur rapport alimentaire.



"Dans la vie de l'éphémère la transformation est permanente, la métamorphose est au prix de cet effort. La vitesse de développement de l'enveloppe est toujours au delà de la masse en mouvement et chaque instant formel porte en lui sa propre disposition".

Juillot Seguret AIR CONTRAIRE ARC 73/83

"Quand l'esprit s'est habitué à un certain mécanisme de création, un effort tout aussi mécanique est nécessaire pour en sortir et substituer aux monotones fruits spirituels qui se reproduisent, un nouveau fruit qui ait une saveur d'inconnu de greffe inouïe".

Cesar Pavese

"J'imagine l'homme comme une amibe qui lance ses pseudopodes pour attraper sa nourriture. Il y a des pseudopodes longs et courts, des mouvements, des détours. Un jour, cela se fixe (ce qu'on appelle la maturité, l'homme fait). Cela va assez loin dans une certaine direction, mais dans l'autre, ça ne voit pas une lampe à deux pas. Et alors il n'y a plus rien à faire, car on est proprement fait, dans toutes les acceptations du mot. Le bonhomme, d'ailleurs, continu d'être convaincu que rien d'intéressant ne lui échappe jusqu'à ce qu'un léger déplacement quelconque lui montre, l'espace d'une seconde, sans malheureusement lui laisser le temps de savoir quoi, lui montre son être morcelé, ses pseudopodes irréguliers, l'intuition que plus loin, où je ne vois à présent que l'air limpide, ou bien dans cette indécision, au carrefour du choix, dans le reste de la réalité que j'ignore, je suis en train de m'attarder inutilement".

Julio Cortazar "marelle"

LE CRAYON

Quatre heures, quatre heures, c'est toujours trop tard ou trop tôt pour tout ce qu'on veut faire. Un drôle de moment dans l'après-midi.

Je suis assis sur un banc vert du jardin public. A droite dans un carré de sable, un nouveau corsaire en culotte courte est à l'avant de son yacht rapide qui, de son sillage blanc tourbillonnant, écrase dans sa course tantôt des jambes de naufragés errant, tantôt des châteaux mystérieux, sphinx des sables qui dressent mille et une tour devant la queue terrible des baleines luisantes, tantôt des gâteaux ornés de pierreries qui dessinent des étoiles. En face de moi, je surveille Jean qui joue dans la cage à poules. Jean c'est une boule qui mange, roule, crie, et rêve. La tête posée sur mon épaule gauche, Pauline regarde vers le ciel. "Quatre heures" disent les nuages. "Le petit a faim, il faut rentrer". Les lèvres chaudes de Pauline mouillent mon oreille. Elle se lève, elle attrape Jean par les fesses, le petit s'accroche aux barreaux en poussant des cris de volailles effarouchées. Les bras de Pauline l'engloutissent et ils disparaissent tous les deux derrière un cube de troènes.

Un soleil froid blanchit la poussière des vitres, ciel pâle, brouillé de blanc. En bas, dans l'argile découpée, les empreintes du bulldozer étaient gelées ce matin. Il est assis un peu vouté, la tête basse seul, le dos appuyé contre le mur froid. Au centre du plafond une ampoule électrique veille.

Six heures! Les ouvriers ont posé le quatrième panneau. La boîte s'est refermée sur le promeneur. Six heures trente! L'architecte prisonnier a crié mais les ouvriers ne l'ont pas entendu. Sept heures! Le chantier s'est arrêté, les ouvriers vont dormir dans les vieux faubourgs. La nuit fade et nuageuse enveloppe la ville nouvelle. La pièce vide se durcit, le piège est là avec ses quatre murs et une fenêtre. Huit heures! L'homme est debout devant la fenêtre. Derrière les arènes de Picasso il aperçoit des globules rouges et jaunes qui filent entre les glissières brillantes de l'autoroute.

Le passé, le présent, le futur se mélangent dans sa tête. Les voitures filent.

-Minuit! l'architecte prisonnier s'ennuie comme un singe dans un zoo. Il marche d'un angle à l'autre de la pièce. Il jette un oeil au dehors, les voitures filent toujours.

-Une heure! il frappe le mur avec ses poings. Il court, devant la fenêtre un arbre géant pousse, une princesse agite ses longues nattes blondes dans le ciel étoilé. Il n'arrive pas à dormir.

-Deux heures! Rien, une pièce vide, une fenêtre, une ampoule électrique pas de porte. Il déteste le mur du fond qui est humide. La pièce est carrée, la fenêtre est carrée, le ciel est carré et dehors le monde aussi est carré. Il court vers l'horizon sur l'herbe fraîche son front cogne contre l'angle du sol et du mur. Sur sa planche à dessin il efface les murs avec une gomme et ouvre des portes en mine de plomb. Derrière ce mur, c'est le couloir, au fond du couloir c'est la cage, dans la cage c'est l'escalier...

-Trois heures ! l'espace se resserre, sa chair est comprimée. Tout le poids de l'édifice repose sur lui, sa tête tremble, les murs bougent, son ventre est l'épicentre de l'implosion, il va à quatre pattes, il meugle, il aboie.

-Quatre heures ! un crayon tombe sur le carrelage. Il s'arrête, s'assoit, sa main gauche fébrile explore sa poche déchirée, son oeil regarde le crayon. Doucement la main droite saisit son outil...

-Sept heures ! le jour est levé. Les ouvriers sont arrivés.

-Huit heures ! un cri résonne sur le chantier. Un maçon qui perçait une porte vient de découvrir le corps inanimé de l'architecte.

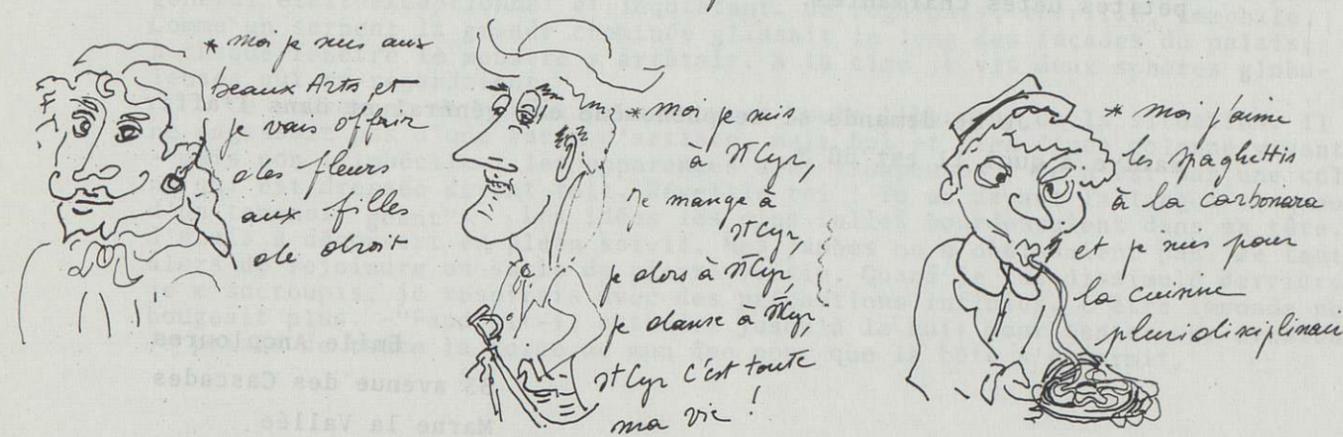
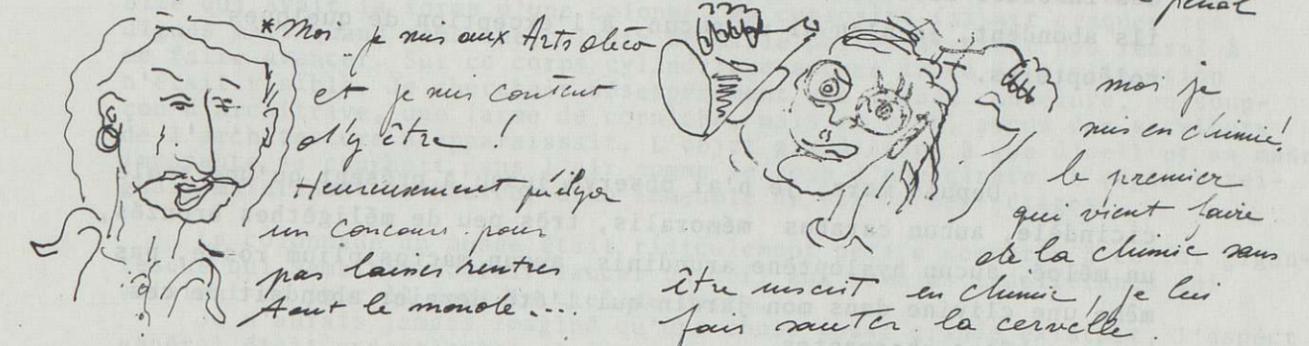
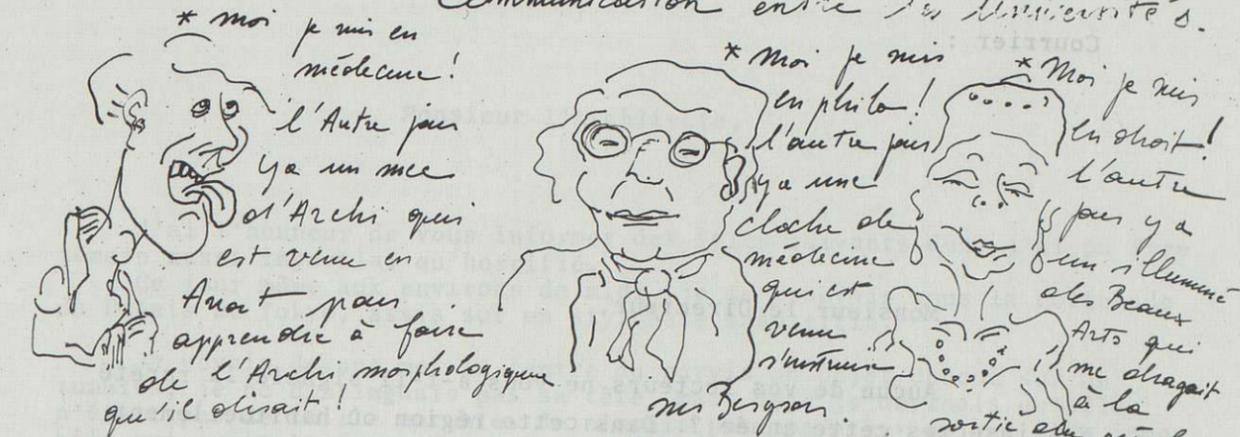
-Quatre heures ! quatre heures ! c'est toujours trop tard ou trop tôt pour tout ce qu'on veut faire. Un drôle de moment dans l'après midi.

Pauline et Jean sont au jardin public ; Pauline lit le journal assise sur un banc vert ; Jean joue dans la cage à poule.

Pauline lit:

Faits divers : "un architecte accidentellement emprisonné dans un immeuble en construction a été retrouvé ce matin évanoui. Il s'est crevé les yeux avec son crayon."

Communication entre les universités.



Courrier :

Monsieur le Directeur,

Aucun de vos lecteurs ne vous a-t-il signalé la rareté des insectes cette année ?. Dans cette région où habituellement ils abondent, je n'en ai vu aucun, à l'exception de quelques coléoptères.

Depuis mars, je n'ai observé jusqu'à présent qu'une seule cicindèle, aucun carabus mémoralis, très peu de méligèthes bronzés, un méloë, aucun hyaloptène arundinis, aucun macrosiplium rosae, pas même une clivine dans mon jardin qui l'été dernier abondait de ces petites bêtes charmantes.

Je me demande si ce phénomène est général et dans l'affirmative à quoi il est dû ?.

Emile Anoploures  
33 avenue des Cascades  
Marne la Vallée  
VILLE NOUVELLE

Monsieur l'Architecte,

J'ai l'honneur de vous informer des faits suivants dont j'ai pu être témoin aussi impartial qu'horrifié.

Ce jour même aux environs de midi, je me trouvais sous la colonnade du Palais de Tokyo, assis sur un stylobate ensoleillé.

Je voyais devant moi au centre du parvis un objet debout sur un tumulus, je ne distinguais pas sa tête, mais déjà je devinais qu'elle n'était pas de taille normale. Je n'osais pas approcher de cet être immobile qui avait la forme d'une colonne. Ma curiosité faisait craquer ses digues mais quand même une colonie de mille pattes n'aurait pas réussi à me faire avancer. Sur ce corps cylindrique aucune trace de civilisation n'était visible. Je cherchais désespérément une légère cannelure, un soubassement d'architrave, une larme de corniche, mais en vain, aucun des attributs de l'architecture n'apparaissait. L'objet grandissant à vue d'oeil et sa masse imposante se courbait dans l'air comme le coup d'une girafe. L'engin atteignait maintenant la hauteur d'un immeuble de six ou sept étages.

La colonnade du musée était ridiculement petite comparée à ce fut gigantesque qui semblait vouloir lancer un défi aux cumulus indifférents qui volaient ce jour là dans le ciel de Paris.

Je n'aurais jamais imaginé qu'une chose aussi grande existait, l'aspect général était exceptionnel et inquiétant. Je regardais, terrifié, immobile. Comme un serpent la grande cheminée glissait le long des façades du palais, à chaque fenêtre le monstre s'arrêtait. A la cime je vis deux sphères globuleuses qui me regardaient.

Ce mouvement me suffit pour mesurer toute l'horreur de la situation. Il ne sagissait pas d'une farce d'artiste, mais bel et bien d'une colonne vivante. -"mais non ! imbécile ! les apparences sont trompeuses ! Ce n'est pas une colonne qui est dressée devant toi. Réveille toi ! Tu es devant la langue visqueuse d'un tamanoir géant"- Les idées les plus folles bourdonnaient dans ma tête. J'étais à découvert en plein soleil. Mes jambes ne m'obéissaient pas. Je tentais alors de rejoindre un socle de pierre voisin. Quand je fus dissimulé derrière, je m'accroupis, je respirais avec des précautions infinies. L'être immonde ne bougeait plus. -"Faudrait-il attendre jusqu'à la nuit pour tenter une évasion ?" Je priais de toute la force de mon âme pour que la bête s'endormit.

Mon coeur sursauta. Derrière moi, quelqu'un courait en sifflotant. Un enfant d'une dizaine d'années sautillait joyeusement de marche en marche. Il passait à ma hauteur sous la colonnade. Le monstre l'avait vu, c'était sûr !. Cet imbécile allait précipiter notre malheur. Je devais arrêter sa course folle... -"Peut-être devrais-je ne rien dire ? - La colonne monstrueuse dévorerait le pauvre garçon et ce festin horrible serait la diversion idéale pour cacher ma fuite."- Une ribambelle d'image défilait devant mes yeux. Je criais de toutes mes forces -" Petit ! petit, n'approche pas !, sauve toi !". Il était mon compagnon, je n'étais plus seul devant le danger. Si la fureur aveugle du monstre s'abattait sur nos pauvres âmes, dévorés ensemble nos deux corps déchiquetés dégoulinerait dans le même oesophage.

Le fou se retournait et il me dit tranquillement -"Pourquoi tu te caches, monsieur?. D'une main tremblante je lui montrais le monstre. Indifférent il avançait vers le tumultus, avec un sourire il me montra une fronde qu'il dissimulait sous son maillot. J'agitais mes bras pour lui indiquer de s'abstenir mais il n'était déjà plus qu'à dix mètres de la bête toujours immobile, l'ombre du léviathan le recouvrait.

Il armait sa fronde ; la bille siffla dans l'air et heurta avec un bruit sourd le corps flasque. A ma surprise la colonne ne broncha pas. Les grosses sphères luisantes lorgnaient toujours dans ma direction. Un deuxième projectile rebondit sur sa peau tendue comme la membrane d'un tambourin. Du socle à la cime une ondulation parcoura l'être dilluvien. Le garçon vidait frénétiquement ses poches. Une pluie folle de billes de toutes les couleurs frappaient la base. La colonne se balançait, dessinait dans l'espace des serpents éphémères. Au pied l'enfant riait et continuait son bombardement avec des agathes et des porcelaines. La colonne riait aussi avec un gros rire saccadé mais son souffle devenait court. Elle s'essoufflait à force de se tortiller de plaisir. A chaque bille, la carcasse sursautait de bas en haut. Le monstre épuisé se raidissait de plus en plus, le corps mou devenait dur. Les billes éclataient en morceaux sous le choc. A chaque nouvelle attaque la colonne oscillait dangereusement. Soudain, ce fut la catastrophe, le coup fatal ! l'ultime soubresaut - un court frémissement se mit à courir d'abord tout au long du fût, ensuite les pierres se disjoignirent, découvrant leur assise pourrie et une crevasse ténébreuse s'ouvrit béante sous les éboulements. Le gamin était au bord du gouffre. Je fermais les yeux.

Cela dura-t-il quelques minutes ou bien quelques instants ?. Je ne saurais le dire. Quand j'ouvrais les yeux, je voyais devant moi la pesante masse de la colonne qui étalait ses morceaux de fût sur le parvis. Passant près de moi le garçon me dit, : -"Vous avez vu m'sieur, comme je l'ai eu la "grosse"-, et tout en sifflotant il disparaissait derrière l'angle du palais.

Prétendez si vous voulez que je suis fou. Ce que j'ai vu est tellement extraordinaire que j'ai cru rêver. J'ajouterais à ce récit cet addendum.

J'eus, l'occasion d'apercevoir quelques temps après sur le parvis du musée, un groupe d'hommes. Je n'ai pu les identifier. Ils contemplaient les ruines gigantesques de la colonne blanche. La conversation qu'ils échangeaient avec animation semblait avoir trait à des questions de nature esthétique.

Etant donné ces conditions, je vous prie de bien vouloir me dire, Monsieur l'Architecte, ce que je dois tirer de ces faits, et l'attitude qu'ensuite il vous semblera bon que je prenne devant d'Académie des Beaux Arts pour expliquer cette éclosion de colonne à l'entrée de notre musée d'Art Moderne.

Dans l'attente de votre réponse, je vous assure Monsieur l'Architecte, de ma parfaite considération empressée au moins.

Alphonse Toupense  
Conservateur de Musée -

D'après "La machine"  
Dino Buzzatti.

et "lettre officielle"  
Raymond Queneau.

+ + + + +

#### Bibliographie

"Pédagogie et pédagogies" - Marie-Claire Lepape.

"Marelle" - Julio Cortazar

"La machine" - Dino Buzzatti

"Lettre officielle" - Raymond Queneau

+ + + + +

### PROJET D'UN GROUPE AUTOGERE.

Avec des étudiants agrégés, par une envie commune de mener différemment nos études d'architecture, nous avons voulu former un groupe autogéré.

Nous en avons assez de traîner notre lassitude de cours en cours et nous éprouvions tous le besoin de regrouper tous ces enseignements. Nous nous sommes mis d'accord sur un même projet qui nous intéressait tous, au moins en tant que lieu : la petite ceinture de Paris. Création d'une liaison de transport en commun, espaces ludiques, relation entre l'espace de la métropole et celui de sa banlieue en travaillant sur cette notion de frange de limite de la ville (intra muros). Le site apporte une richesse de questionnements de thèmes d'études par sa morphologie, sa configuration actuelle et la charge historique qui l'habite.

"Autogéré" dans le sens où chaque individu constituant ce groupe est intéressé au mode de fonctionnement. Chaque étudiant détermine ses intérêts et établit le processus de ses études.

Pourquoi un groupe ? Nous pensons que cet enseignement éclaté ne nous permet pas de rassembler toutes les connaissances formées dans ces différents modules. Nous avons besoin d'agglomérer celles-ci sur un projet où toutes ces études parcelisées ne soient plus abstraites, non réelles ou truquées.

Mais aussi un groupe est nécessaire pour confronter ses acquis. Pour qu'il y ait des échanges permanents entre les individus, où la production soit discutée, remise en cause, où l'on puisse se conforter et s'entraider chacun apportant de son expérience personnelle une convivialité.

### LE GROUPE - LES ACTEURS.

Etudiants à U.P.6. depuis plusieurs années, nous nous sommes rencontrés à trois ou quatre avec ce même désir de changement. En parlant avec des amis, nous avons formé un groupe de huit étudiants. Nous pensions que le nombre optimum était d'une douzaine d'individus rassemblés par cooptation. Personne n'avait l'expérience du fonctionnement d'un tel groupe, nous avons voulu éviter certains écueils.

Nous n'avons donc pas fait de recrutement public et nous ne pensons pas que cela soit forcément intéressant compte tenu des rapports de convivialité nécessaires à la cohérence d'un tel groupe, même si la diversité est également génératrice d'une dynamique.

Quatre étudiants, soit la moitié du groupe, sont des salariés. Deux sont projeteurs en architecture et deux infirmiers psychiatriques. Ce sont les plus âgés (plus de 30 ans). Les parcours scolaires sont également très différents.

Cette hétérogénéité est porteuse d'approches différenciées de l'architecture, donc d'une riche confrontation. Les enseignants ont été choisis par chacun de nous sur les critères de sympathie et de compétence dans les hommes que nous nous étions fixés. Deux autres critères avaient aussi une grande importance : l'adaptabilité au groupe, c'est-à-dire le souhait de l'enseignant de rentrer dans un groupe à l'intérieur duquel il perdrait toutes les prérogatives que sa fonction lui confère dans l'institution. C'est aussi une disponibilité à se remettre en cause professionnellement, de mener des recherches sur les mêmes sujets que les étudiants, afin de faire avancer les études et non de ressortir éternellement les mêmes poncifs ou les fantasmes éculés d'une génération d'architectes antérieure.

Ces enseignants n'ont été que partiellement choisis. Ceux qui l'ont été se situent dans le corpus de l'école. Aucun intervenant extérieur n'a été recherché. Ce fait peut s'expliquer par l'urgence que nous avions à trouver un groupe cohérent d'enseignants pouvant au moins remplir les conditions nécessaires à la reconnaissance de notre groupe par l'administration.

### FONCTIONNEMENT.

Rôle des enseignants :

#### 1. dispensateur d'un savoir :

- rôle traditionnel de l'enseignant mais différent quant au mode pédagogique. Il serait alors questionné. L'étudiant n'est plus passif, en situation d'attente.

De plus, il serait également demandé aux enseignants que leur rôle dans le groupe soit aussi la continuité de leur réflexion personnelle. Ceci aboutirait à ce que le groupe soit un noyau de recherche où toutes les parties seraient intéressées au travail : les enseignants par un échange de propositions vues par des yeux neufs.

Ces dispensateurs de savoir sont les enseignants de l'école mais aussi des professionnels exerçant dans des bureaux d'études, des administrations et des entreprises. Une ouverture sur l'extérieur, sur le monde de la production est absolument nécessaire.

Les universitaires dans des domaines plus théoriques (histoire de l'art, philosophie, urbanisme..) pourraient être accueillis.

#### 2. animateur du groupe :

- rôle de gestionnaire du groupe chargé d'impulser une dynamique lorsque c'est le creux de la vague.

De gérer les conflits d'ailleurs plutôt dans le sens de les soulever que de les résoudre. En effet, ceux-ci doivent être résolus par l'ensemble des

acteurs à voix égale sans que certains aient institutionnellement une suprématie.

### 3. Chargé de relation avec l'administration de l'école.

Le rôle n'est pas de gérer les rapports entre le groupe institution et l'administration (affaire du groupe) mais de négocier avec celle-ci le bilan critique annuel du processus pour l'attribution des U.V., la reconnaissance d'un enseignement différent.

Nous avons pensé qu'une même personne pouvait exercer plusieurs de ces fonctions sans toutefois que nous ayons analysé les répercussions que pouvaient amener ce cumul. Si les fonctions 1 et 3 peuvent facilement incomber à un seul enseignant, puisque c'est la situation actuelle, leur différenciation permet de laisser une porte ouverte à un enseignement extérieur, dans un domaine, par exemple l'information.

La fonction 2 demande une compétence particulière qu'un dispensateur de savoir n'est pas censé avoir acquis.

### LES MOYENS.

- Un local équipé qui soit attribué au groupe, un local où nous pourrions laisser nos instruments, nos travaux en cours, avec des tables à dessin, un espace que nous pourrions aménager.

Nous demandions seulement à prendre en charge un espace de travail, celui que nous aurions occupé au moins une année. Revendication pas très neuve, cette pratique étant reconnue dans d'autres écoles.

- Compte tenu de la constitution du groupe étudiant, nous voulions que les locaux soient accessibles tard le soir ou même toute la nuit pour les charrettes et tout le week-end.

- Des moyens financiers afin de rémunérer les intervenants, aussi bien les vacations pour les intervenants extérieurs que le paiement des enseignants suivant la charge de travail. Le groupe 55 fonctionnait avec des bénévoles. Les enseignants assuraient leur fonction en plus de la charge de leur enseignement institutionnel. Or, nous avons pensé que cette situation n'était pas normale même s'il s'agit d'un groupe expérimental mais de plus c'était un moyen de reconnaissance par l'institution.

### BILAN CRITIQUE.

Le groupe s'est constitué fin de l'année 81-82, en juillet et début septembre nous avons demandé à être reçu par l'administration. La direction de l'école semblait favorable au projet mais nous avons essuyé un refus du ministère (Direction de l'architecture) lorsque nous lui avons envoyé un texte de présentation. Dans ces démarches, nous nous sommes servis de l'expérience d'un groupe parallèle qui existait déjà pendant l'année 81-82 - le groupe 55 -. Le refus du

ministère fut entériné par le directeur. D'abord, il nous fut indiqué qu'il ne pouvait être envisagé que plusieurs groupes parallèles puissent fonctionner simultanément dans l'école. Nous devions nous fonder dans celui qui existait déjà bien que nous ayons indiqué que leurs bases de fonctionnement soient différentes des nôtres. De plus, cette démarche ne correspondait pas avec l'esprit "convivial" de constitution d'un groupe. Un développement de ce type de groupes autogérés d'étudiants ne peut se faire que sur des bases communes de fonctionnement, de sujet d'étude, acceptées par tous. C'est tout l'intérêt d'un tel regroupement si nous voulons que chaque individu soit motivé et dynamique dans le processus des études. C'est ce que développe Claude JEANTET - La Nouvelle revue Socialiste avril 82 - dans une analyse sur la démocratisation de l'enseignement supérieur quand il parle de la nécessaire mise en place de pédagogies différenciées.

Cette formule de groupement autonome, dans le cas où elle semblait appeler à une multiplication, leur paraissait mener droit à l'anarchie. Leur peur fut que la vie de ces groupes échappa totalement à l'administration : plus d'horaire, un processus d'enseignement réactualisé en permanence par les acteurs et eux seuls, et des locaux investis.

Sans locaux et sans crédit, nous avons voulu maintenir notre groupe avec toutefois une adaptation face à cette nouvelle situation. Nous nous sommes inscrits tous ensemble dans le même groupe de projet et nous avons trouvé un local hors de l'école. Nous ne pensons donc obtenir une existence légale institutionnelle, tout comme l'expérience du groupe 55 ne fut pas reconduite.

Cet enseignant acceptait notre fonctionnement mais refusait d'y participer. Il se portait seulement caution vis-à-vis de l'administration.

Le résultat fut que nous avons abandonné notre sujet au profit de celui imposé.

Manque d'idéologie et de cohésion du groupe.

Manque d'idéologie car dans cette situation conflictuelle nous n'avons pu maintenir le fonctionnement du groupe. Le rôle de l'enseignant dans la tradition de l'école fut accepté et même subi compte tenu de la forte personnalité de celui-ci.

La cohésion du groupe fut également très fortement entamée. Dès le début du cours, nous avons enregistré deux défections et lorsque nous avons trouvé un local au mois de janvier nous n'étions plus que cinq, jusqu'au sabotage en avril.

Nous nous sommes heurtés à des problèmes tel que celui des horaires de travail en commun qui conviendraient à tout le monde. La diversité de nos occupations a fait que nous étions plus souvent ensemble et compte tenu de la maigreur des effectifs, travailler seul ou à deux ne changeait pas la situation "normale" de l'étudiant traditionnel.

Nous avons été également incapables de nous établir un programme d'étude en dehors du projet architectural. Aucune émergence de demande dans d'autres secteurs. Par exemple il y eut peu d'empressement à établir une liste d'architectes pour lesquels certains voulaient faire des monographies.

En fait, il est apparu rapidement que le souhait d'une majorité était d'acquérir une formation professionnelle négociable sur le marché du travail. Un enseignement technique de pratiques graphiques, de technologie.

Pierre THIERRY.

DEUX METRES CINQUANTE SOUS POUTRE

UN POTEAU TOUS LES CINQ METRES

D'INTERMINABLES COULOIRS

DES AMPHIS BRICOLES ...

Après dix ans passés sous la coupole du grand palais (trop froid l'hiver, trop chaud l'été, mais quel site !) U.P.7. se cherche et se perd dans des bureaux mal éclairés du 13è. Depuis novembre 1979, dans ces locaux sombres et sinistres, au sein d'un quartier peu accueillant, l'école se meurt :

les professeurs ont veilli,  
les étudiants sont démotivés.

Ils se retrouvent à l'école pour donner ou subir des cours et se hâtent dès la sortie de l'amphi. Le 13è n'est pas spécialement un quartier culturel, alors c'est l'exode :

1978	Grand Palais	700 étudiants,
1983	Tolbiac	500 étudiants.

Face à cela, et après la stupéfaction de la première année d'installation, plusieurs actions ponctuelles, à l'initiative de professeurs ou d'écoles, tentent de redonner vie à l'école : certaines dans le cadre scolaire :

Création de classes de C.A.P. de charpente et de maçonnerie,  
Création d'une classe de préparation au concours des monuments historiques,  
Organisation de séminaires (solaire, bois ..) pour le 3è cycle,

d'autres, extra-scolaires (pas d'U.Y. à la clef !) sont plus difficiles à mettre en place :

organisation de projections, de conférences,  
préparation et présentation d'expositions à l'intérieur comme à l'extérieur d'U.P.7,  
échanges avec des étudiants architectes ou ingénieurs étrangers,  
visites de chantiers ou de réalisations récentes,  
organisation de voyages d'études en France et à l'étranger,  
Journées d'études et d'échanges avec des organismes professionnels ...

Les bonnes volontés sont nombreuses, ... le manque d'organisation flagrant. Mais n'est pas le lot de nombreuses écoles d'architecture ?

Il y a si longtemps qu'elles forment des autodidactes ! Mais on a beau connaître cette tradition, il est difficile de l'accepter lorsque l'on est conscient du temps et de l'énergie perdus. Le mythe de l'architecte "artiste rêveur" doit être à jamais détruit.

Notre profession se meurt. Il faut se réveiller dès l'école. Il en va de notre avenir à tous (U.P.7. est réputée sérieuse, constructive, scientifique (S.E.P.T. : sciences exactes, programmation et techniques) mon propos n'est pas de juger cette réputation, je pense cependant qu'elle est un peu surfaite.

La pédagogie, innovante dans l'après 68, n'a que peu évolué ensuite, elle est aujourd'hui assez rigide, plutôt figée et parfois peu réaliste. Elle ne propose que peu de choix optionnels et nous travaillons depuis 15 ans sur les mêmes programmes pédagogiques. Si l'indifférence est souvent de règle à l'école, nous sommes au contraire soutenus, guidés, parfois même maternés par certains professeurs. Cela peut présenter des avantages dans les premières années d'études, mais on en sent vite les inconvénients : il n'y a pas de place dans notre société pour des architectes assistés !

Depuis deux ans, quelques réunions critiques ou auto-critiques ont conduit à plusieurs expériences intéressantes. Elles sont souvent menées par de jeunes enseignants. Ils essaient ainsi de renouveler le potentiel pédagogique de l'école :

création d'un cours de méthodologie architecturale,  
création de groupes de travail et de réflexions au niveau du 3ème cycle..

Ces expériences, généralement appréciées, sont encore trop ponctuelles et nous subissons trop souvent une pédagogie routinière, un peu désuète, encore influencée par l'ancienne école des Beaux-Arts à laquelle certains professeurs et élèves se rattachent de plus en plus.

Incompétence de certains professeurs ? ... parfois !  
Laxisme des autres ? ... sans doute ! (mais ces étudiants avides d'U.Y. ne s'en plaignent pas trop !).

Surtout démobilité générale : la bof-génération n'est malheureusement pas une légende.  
Face à l'enseignement, plusieurs attitudes étudiantes :

les "scolaires", ceux qui viennent poursuivre ici des études secondaires tranquilles, sans envisager la globalité de l'enseignement, par manque de motivation, ou de maturité.

les "dilettantes" ceux qui connaissent ou ont connu une vie active extérieure à l'école, qui ont une vie familiale complète, ceux-là ne se sentent pas vraiment concernés par l'école, ils vivent ailleurs un "autre chose" qui les satisfait plus.

les "actifs", ceux-là se lassent et commencent à vivre le "chacun pour soi".

L'enseignement vaut autant par le désir que l'on a de le recevoir que par la manière de l'enseigner. Il faut chercher toujours, aller de l'avant, s'ouvrir aux découvertes, s'adapter aux nouvelles réalités...

Mais nos professeurs s'essoufflent :

les "anciens" ceux qui ont créé l'école, en 15 ans, nous les avons vu vieillir. Ils sont fatigués, souvent âgés.

les "nouveaux" il nous suffit de quelques années pour user leur enthousiasme.

Est-ce dû à notre sinistre environnement actuel des olympiades ?

Est-ce dû au marasme inquietant de la construction ?

Est-ce dû plus généralement au contexte actuel de la société ?

Le débat est ouvert mais l'essentiel est de préparer l'avenir et de trouver rapidement des solutions efficaces, pour U.P.7., mais aussi pour les autres écoles d'architecture et toute la profession.

Nous devons nous organiser pour élaborer les propositions d'une réforme cohérente, sérieuse et profonde de l'architecture, faute de quoi, notre profession perira dans l'indifférence générale.

Notre profession est une des plus fascinantes mais des plus difficiles qui existent. Artiste et savant, mais aussi humaniste, l'architecte depuis trop longtemps néglige son rôle de formation, notre profession est mal aimée car mal connue. Seuls les scandales, les erreurs et les horreurs pénètrent l'opinion publique. Il faut former les hommes à l'espace, à la couleur, à la qualité architecturale, et ce dès l'enfance.

Il faut donner aux entrepreneurs, aux ouvriers du bâtiment, la conscience de l'importance et de l'intérêt de leur tâche.

Il faut nous-mêmes être à leur écoute car nous construisons par et pour eux. La paranoïa architecturale qui enlaidit la France doit disparaître.

Reprenons pied sur le réel.

L'architecte a une place active au sein de la société envers laquelle il a un rôle éducatif. Il faut être capable de l'assumer.

Actuellement, notre société vit un profond bouleversement, il faut être prêts à redéfinir, dans une société réorganisée, les cadres d'une nouvelle architecture de valeur. Nous faisons un métier passionnant, un métier d'ouverture et de variété, Profitons de l'école pour nous épanouir ! ...

TRIBUNE LIBRE

"L'ARCHITECTE DOIT ETRE UN HOMME AU CERVEAU LOGIQUE, ENNEMI, PARCE QUE DEVANT S'EN MEFIER, DE L'AMOUR DE L'EFFET PLASTIQUE. HOMME DE SCIENCE ET AUTANT DE COEUR ARTISTE ET SAVANT".

Extrait d'une lettre de Le Corbusier à son maître, Charles Leplatténier en 1908. Il avait 21 ans.

UNITE PEDAGOGIQUE D'ARCHITECTURE S.E.P.T.-  
TOLBIAC - Dominique GAUZIN, étudiant de 6ème année.

Programme

ARCHITEKTURSTUDIUM				2	3	4	5	6	7	8	9	
PELICHT.	WOHNUNG A1	Civisme	1	2	URBAINE							
	STÄDTEBA	A2	Physiologie	2		-	141	Analyse spatiale				
		A3	Psychologie	-		-	Recherches méth/					
	AUSGEW.	B1	Histoire d'art	3		3	cription des pays					
		C1	Atelier d'archi.	-		-	de l'information e-					
	LÄNDLICH	D1	Morphologie	2		3	gement.					
		D2	Représentations	2		2	Méthodes d'implan					
	SEMINAR	D3	Dessin	-		-	Programmes infor					
		E1	Logique	2		-	d'aménagement d'i					
	(c) the PhD	E2	Mathématiques	2		2	plantation.					
	(d) the MPl	E3	Géologie	2		-	Programmes infor					
	(e) the LLN	E4	Chimie	-		-	données du site :					
	(f) the MLI	E5	Climatologie	-		-	Calcul de					
	(g) intermed					Calcul d'e						
	(h) diplomas					142	Conception en Ar					
4. Higher I	Total :		16	12	Recherches méth							
in the appro	Langues		2	2	tionalisation du p							
the Senatus.	Ed. Physique		-	-	Aide à la concep							
The higher e					Programmes de l							
Faculty e					cement							
Faculty of C : Cours Magistraux					143	Conception auto						
Faculty of E : Exercices T.P. ou Séminaires					tèmes modulaire							
Faculty of A : Ateliers avec correction					Programmes d'							
					Etude de la 2							
					144	Programm						
					ration av							
					1							
					145	Progra						
					2							
					146	Trav						
					2							

Elias Cornell

## TOWN AND COUNTRY RELATIONSHIPS IN THE INDUSTRIAL AGE.

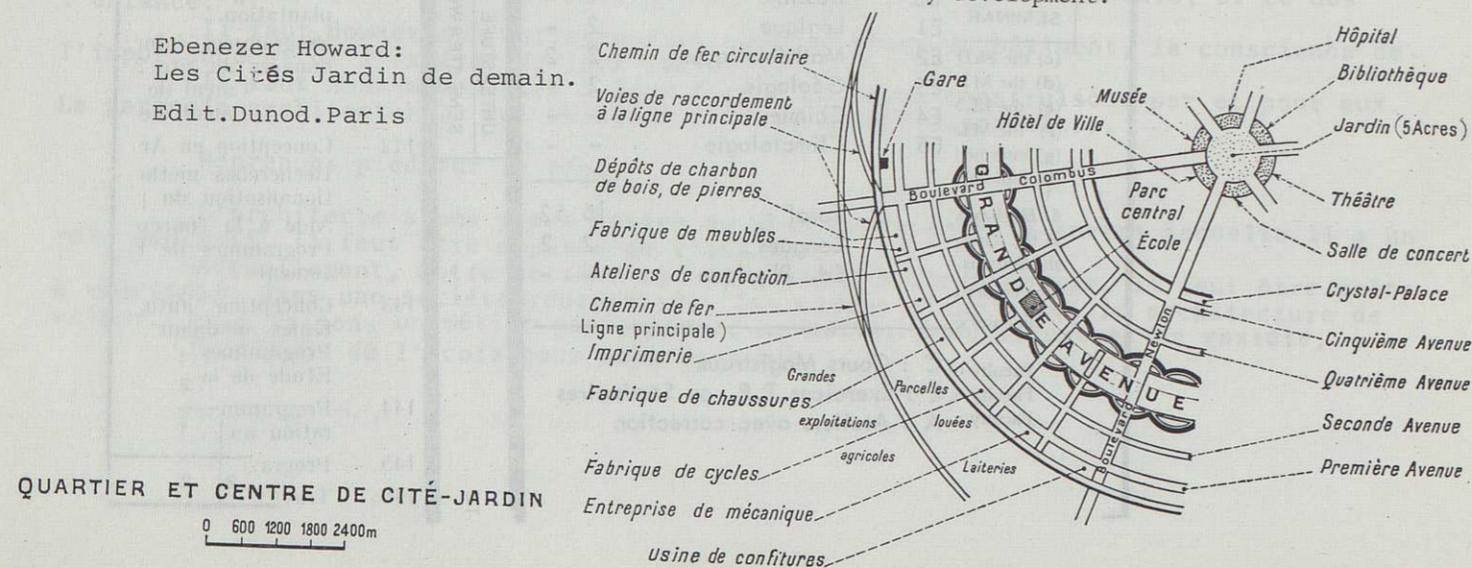
Elias Cornell, lecturer in History of Architecture at the Polytechnical College in Göteborg, (Sweden) is making a critical examination of urban development in Europe. From the XVth century onwards, the manufacturing industry has been developing naturally in the vicinity of urban centers without the slightest consideration given to a proper localization. At the same time the link between living and working which characterizes the medieval town is gradually broken off by the edification of residential buildings with a definite representative character (palaces) both in town and outside, in the country. Thus human settlements, both town and village lose their communal character, accentuated by the development of individual property, more or less extensive, mainly homesteads, farms and country houses.

During the XVIII-th century the disintegration of the traditional pattern of the countryside is accelerated by the rapid growth of industry, especially in England, where the newly formed middle-class has launched into building flats within the framework of big estates, in urban and country areas. No attempts to "organize" this new trend can be noted, except the one made by the renowned french architect LEDOUX who produced the first "workers settlement" in the surroundings of ARC EN SENANS.

The XIX-th century is characterized by the well known anarchistic expansion which slowly suppresses the boundaries between "town" and "countryside", a trend which remains predominant up till the present day. The western world was unable to control the disruption of the countryside by purely economic forces - industrialism - and people failed to recognize the value of certain proposals by a number of far-sighted people, like the architect SORIA I MATA, the urbanist Camillo SITTE, the biologist-planner Patrick GEDDES and the agronomist Ebenezer HOWARD, who were intent on bringing about a more balanced relationship between these spatial entities.

Elias Cornell is convinced that this particular group of scholars had a much deeper understanding of things than the "Futurist" generation which followed producing a totally fallacious, though sometimes quite appealing view of XX-th century development.

Ebenezer Howard:  
Les Cités Jardin de demain.  
Edit. Dunod. Paris



## TRIBUNE LIBRE

- RELATIONS VILLES-CAMPAGNES A L'ERE INDUSTRIELLE -

Les débuts de la désintégration urbaine

Quand on compare les relations entre ville et campagne, telles qu'elles se manifestaient au Moyen Age ou aux temps modernes jusqu'au XVIIIème siècle, avec ces mêmes relations à l'ère contemporaine, on est amené à observer que l'on ne peut se borner à relever des traits et des faits quantitatifs : la croissance a tellement changé de caractère qu'il ne faut plus considérer seulement l'opposition ville-campagne sous ses aspects statistiques.

La situation exige qu'on adopte un mode d'observation qui prenne en compte la complexité introduite par cette nouvelle force qu'on appelle l'industrialisme et qui a mis en question l'entité ville-campagne dans son ensemble.

A son origine déjà, à l'ère du premier capitalisme des manufactures au XVème et XVIème siècles, on observe des transformations qualitatives qui présentent des caractéristiques nouvelles par rapport au Moyen Age. Les industries de la mécanique ou du bois s'établissent indépendamment l'une de l'autre, soit à la campagne, soit à la ville : l'industrialisation suscitée par ce premier capitalisme se met en dehors, au-dessus des relations ville-campagne. L'expression architecturale la plus flagrante de cette indifférence a été trouvée par les architectes des précurseurs du premier capitalisme, les Medicis à Florence : au XVème siècle. Au "quattrocento", Michelozzo, l'architecte du palais urbain de Cosme Medicis l'Ancien, a introduit le style de la nouvelle classe supérieure bourgeoise, pour une vie dominée par la représentation, coupant pour la première fois les liens innés entre habitat et travail, ces deux bouts de la vie humaine qu'on tenait jusque-là comme inséparables.

Des façades ont disparu sans laisser de traces, les expressions significatives des deux types de palais urbains du Moyen Age : le palais de la noblesse rurale isolé du bourg et le palais de la bourgeoisie urbaine, intégré au tissu de la ville comme une maison de rapport.

C'est ce style citadin de la vie et de l'architecture qui devait être adopté sans réserve par chacune des générations de la société occidentale durant cinq siècles jusqu'à nos jours où il a conquis, infecté peut-on dire, l'habitat entier resté indifférencié de la vie moderne. Bien sûr, il existe aussi d'autres idéaux, mais ils sont de faible portée comparativement à cet idéal bourgeois apparemment indestructible.

Un deuxième pas de ce développement fut franchi par Laurent le Magnifique, le petit-fils de Cosme de Medicis. L'architecte Giuliano da Sangallo construisit sa villa à Poggio a Caiano en 1485. L'environnement rural permettait à l'architecte plus de liberté mais "la vita in villa" de la classe supérieure se manifestait ici comme en ville, sans travail, toute représentative, sans aucun contact comme il existait auparavant avec l'architecture rustique traditionnelle quand les villes ressemblaient à de petits bourgs féodaux. La villa Medicis à Poggio a Caiano, au contraire, est du style romain antique très soigneusement élaboré depuis les premiers tâtonnements sous Cosme. Laurent y a même fait appliquer des pignons aux entrées, manifestant avec son édifice, de manière presque arrogante, le caractère représentatif de la villa d'un homme riche.

Ces premiers signes de capitalisme et d'industrialisme au sein de l'entité ville-campagne apparaissent précurseurs. Il n'arrive rien de pareil aux villes elles-mêmes ou à l'urbanisme. Ce qu'on appelle la ville idéale dès le XV<sup>ème</sup> siècle en Italie, n'est pas une invention de caractère bourgeois. Les premiers qui conçurent des villes idéales, comme Martini et Filareti, se tournèrent vers les princes et les souverains pour leur faire commanditer leurs projets, s'adressant à eux en tant qu'ils détenaient le pouvoir plutôt que possesseurs d'argent. Ainsi les villes réalisées suivant le modèle idéal ne montrent aucun signe de dissolution du paysage urbain ou de désintégration des principes de plans de villes introduits avec les palais et les villas somptueuses du XV<sup>ème</sup> siècle.

Londres au XVII<sup>ème</sup> siècle est la ville où l'on développe davantage cette tendance de dissolution de la ville propre, et cela avec de grands quartiers qui pénètrent la campagne, formant ce qu'on appelle la banlieue. Pour le duc de Bedford qui possédait des terrains importants à l'est de la City, l'architecte Inigo Jones fit les dessins de Covent Garden Piazza, un des premiers squares de Londres, entouré de rangées de maisons, dont la plupart étaient des habitations de familles riches. Ces familles formaient le premier groupe vraiment important de la classe supérieure qui avait besoin d'une maison en ville. Le caractère modeste et subordonné des maisons s'explique par le fait que leurs propriétaires y résidaient durant la "saison" seulement, l'habitat principal étant leur château, leur manoir, etc. à la campagne.

Covent Garden donna pour trois siècles l'exemple de l'extension des grandes villes en Angleterre et en Ecosse, une manière de bâtir bien cultivée, bien disciplinées, propre à résoudre une question bien définie. Le véritable sommet du développement de ce type de quartier fut l'extension de la ville balnéaire de Bath au XVII<sup>ème</sup> siècle avec ses places circulaires ou en demi-lune. Cette petite ville était en même temps le sommet de la vie sociale de la classe supérieure anglaise comme on peut le lire chez Jane Austen ou Charles Dickens. Mais, est-ce vraiment un exemple d'urbanisme que cette ville de Bath sans travail, sans production, sans ouvriers ? La classe supérieure y résidait avec ses domestiques. Rien d'autre que quelques boutiques, des établissements de bains et des maisons de plaisance.

L'économie du XVIII<sup>ème</sup> siècle, qui favorisait la croissance de la classe supérieure et aussi de la classe ouvrière reposait encore sur les manufactures et sur l'exploitation des colonies. Mais la transformation des modes de production et l'organisation de grandes usines ont hâté la croissance et contribué à pousser la vie urbaine et la vie rurale vers des formes étranges, sans traditions, sans règles humaines, gouvernées seulement par les besoins de l'économie. Les essais d'organisation de cette vie nouvelle furent rares, les propositions de solutions architecturales encore plus rares. Cependant, quelques observations sur un projet resté isolé nous donnent l'occasion de remarquer le contraste qu'il forme à l'égard de tout ce qui se passait ailleurs. Regardons le dessin grandiose en perspective cavalière de la ville des salines à Arc et Senans, souvent appelée la ville de Chaux.

Qu'à voulu dire Claude-Nicolas Ledoux, son architecte, avec ce projet d'une ville qui n'existait pas encore ?

On peut dire qu'il s'agit d'une ville nouvelle, on peut dire aussi que c'est une ville ancienne. Ledoux s'est servi de la formule de la ville idéale mais sans perdre la maîtrise de son ensemble: avec rationalisme, il a contesté le caractère intransigeant de l'élément nouveau de son projet, l'industrialisme. Pour cela, il a habillé les usines

avec son architecture rigide. Au moyen d'un artifice artistique il les a traitées comme un élément urbain, en dissimulant le caractère indifférencié des établissements industriels.

De cette façon, avec sa conception architecturale, il a rejeté la différence entre la vie ancienne à la ville et à la campagne, et la vie nouvelle où l'industrialisme forme contraste avec l'ensemble ville-campagne. Cela est mis en relief par la remarque de Ledoux qui, en expliquant son oeuvre, a observé éloquemment le caractère aventureux des temps nouveaux, en disant :

"J'avoue que j'avais besoin de cet exposé pour me convaincre qu'une goutte d'eau suspendue pût, en retombant, soulever l'industrie et la porter jusqu'au bout du monde "

la ville de Ledoux est restée une exception ordonnée par la bureaucratie de l'Ancien Régime et dessinée par un architecte du roi ; elle porte le caractère de commande d'un régime autocratique, malgré l'originalité de sa conception.

Quel fut donc le développement général des ensembles nés de l'industrialisation ? Le principe fondamental avait été introduit déjà par le XV<sup>ème</sup> siècle. Pour l'architecture comme pour toute construction, depuis trois siècles et demi le principe bourgeois-capitaliste fut l'entreprise individuelle, individualiste. Donc, à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, quand les industrialistes gagnèrent en pouvoir et que le penseur bourgeois fut accepté même par les souverains, la seule possibilité de réalisation fut l'entreprise individuelle, l'établissement individuel, le bâtiment individuel. Cette unique possibilité impose la conception de l'usine, du palais, de la rue, du parc, de la place ou, à la campagne, de la ferme.

#### Rupture de l'équilibre villes-campagnes

Ainsi, le développement du XIX<sup>ème</sup> siècle en particulier, se présente comme une invasion de l'ancien ensemble ville-campagne par des fragments, et ces fragments ont une double origine. C'est-à-dire qu'ils ont une apparence historique traditionnelle ou une apparence d'invention moderne. Bien sûr, on relève également des projets ayant ces deux origines.

il est important d'observer que ce développement provenait de l'industrialisme et non de la ville ou de la campagne, non plus que de l'ensemble ville-campagne encore que beaucoup de choses semblent y puiser leur origine. Ici la politique réformatrice de l'agriculture en Angleterre, au Danemark et en Suède apporte un témoignage éloquent.

En Suède entre 1760 et 1850, tous les villages furent dispersés en fermes isolées. Les doctrines du siècle des Lumières reconnaissant uniquement l'économie individualiste, ignorant complètement l'économie collective de l'ancienne société rurale-urbaine, eurent pour effet de dissoudre la vie collective paysanne, rompant l'habitat traditionnel de toute classe rurale, et du même coup la conscience culturelle de la majorité du peuple, lui faisant perdre sa raison d'être. Ces doctrines ont converti soudainement les paysans jusqu'à alors relativement indépendants, sans argent certes, mais disposant de leur propre nourriture ; en petits entrepreneurs d'économie agricole, ayant peu d'argent mais dont la maigre nourriture dépendait désormais de la bienveillance des banques d'épargne ou des usuriers.

Autrefois il leur était impossible de céder quoi que ce fût de la propriété collective du village. Maintenant leurs terres, leurs maisons et leurs animaux risquaient, à la fin de chaque trimestre, de finir chez les créanciers. Pour les familles paysannes elles-

mêmes s'ouvrait seule la possibilité de la migration, c'est-à-dire ou de changer de métier en allant travailler dans les industries de leur pays ou de conserver leur métier mais en émigrant en Amérique.

La destinée des villages suédois fut une conséquence des idées économiques du XVIII<sup>ème</sup> siècle et non du processus intrinsèque de l'industrialisation.

Quand aux lieux où se développait l'industrialisation proprement dite, quel était leur aspect ? Contrairement à la ville de Ledoux, dans ces lieux, les usines s'étendaient sans qu'intervienne le pouvoir bureaucratique ou royal. On n'y percevait point les limitations d'une ville déjà établie. L'industrialisme y régnait sans restriction. Tournons-nous vers l'Angleterre, vers Manchester. Daniel Defoe, le créateur de "Robinson Crusoé", écrivait en 1724, quand la ville avait dix mille habitants :

*"Manchester, une des meilleures des localités, si elle n'est pas la meilleure, en Angleterre qui est composée uniquement de villages. Elle n'est pas une ville, elle n'envoie pas de député au Parlement et son administrateur en chef est un lieutenant de police."*

Ces conditions ont continué à travers la première époque de mécanisation. En 1835, il y a exactement cent quarante huit ans, Alexis de Tocqueville visita Manchester, toujours gouvernée par un lieutenant de police. C'était un lieu d'usines uniquement et pas encore une ville. Le désordre était incroyable, mais précisément ce libéralisme a servi de base au développement le plus prononcé de l'industrialisme ; c'était une vraie campagne mais sans traits communs ni avec la vie urbaine ni avec la vie rurale de la culture ville-campagne. Voici ce qu'écrivait Tocqueville dans son journal :

*"C'est au milieu de ce cloaque infect que le plus grand fleuve de l'industrie humaine prend sa source et va féconder l'univers. De cet égoût immonde l'or pur s'écoule. C'est là que l'esprit humain se perfectionne et s'abrutit ; que la civilisation produit ses merveilles et que l'homme civilisé redevient presque sauvagé"*

La croissance de l'ère industrielle n'était d'aucune façon, comme nous le savons tous, une question de lieux de caractère aussi prononcé que Chaux ou Manchester. L'industrialisme frappe où il lui convient. Il prépare ses coups par l'arrivée d'une nouvelle usine, l'établissement d'une gare de chemin de fer, l'installation d'un réseau de gaz. Il continue ensuite par des traits plus conventionnels, se manifestant, au XIX<sup>ème</sup> siècle par excellence, comme des fragments de la culture du passé, mais transformés, agrandis, gonflés. Les critiques de leur style les ont perçus comme gâtés ou détériorés. Ce furent les palais, les institutions, les parcs et aussi les rues et les places, et même les îlots de maisons.

En étendant les villes par ces éléments isolés, ces fragments, on n'a guère remarqué à l'époque combien leur répétition engendrait arbitrairement des bouts de ville, véritablement informes. Pour la plupart on les a établis en pleine campagne sans en envisager les conséquences, ni pour la population, ni pour les champs. On ne pensait pas le moins du monde à l'ensemble ville-campagne. En fait, la résistance à ces réalisations était très faible et les contre-projets ou les idées de renouvellement étaient rares et tardifs.

C'est dans la lutte entre ces idées d'un renouvellement plus étendu, plus complexe et la routine libérale arbitraire que se développèrent les premières tentatives de compréhension de la crise que subissaient les villes et les campagnes sous la pression de l'industrialisation. De ces tentatives sont issues les utopies de Robert Owen, de Fourier, de Godin et la bienveillance de Titus Salt. Ils avaient tous le désir d'unifier la production industrielle avec l'agriculture. Ainsi ils ne prétendaient résoudre qu'une frac-

tion des problèmes posés par l'élaboration du plan d'une société nouvelle. Ce ne fut qu'après 1880 que mûrirent de cette contestation les idées d'un plan plus complexe de la société en cours d'industrialisation. Tous ceux qui s'en occupèrent, ou à peu près tous, eurent l'ambition de trouver la solution de l'opposition ville-campagne encore qu'ils aient dû sentir et savoir qu'il s'agissait de quelque chose de plus compliqué. Heureusement ils possédaient aussi des méthodes plus adéquates que ne le promettaient leurs théories et leur propagande idéologique. Vraisemblablement le premier personnage qui tenta de poser l'équation fut l'espagnol Arturio Soria y Mata. En 1882, il s'établit comme réformateur de l'art des plans urbains et ruraux en s'exclamant : *"Rulizar la vida urbana, urbanizar el campo"*

Nous voilà arrivés au temps où Paul Claudel crée son oeuvre *La Ville*, donnant sa contribution juvénile et impétueuse à la critique de la ville contemporaine.

C'est aussi vers cette même année 1890 que trois grandes personnalités formulèrent leurs idées, leur conception de l'art de bâtir les villes et, avant tout, les méthodes pour maîtriser l'entité ville-campagne à l'ère, maintenant avancée, de l'industrialisme. L'électricité était en train de compléter ou même de remplacer le gaz et la vapeur. Le ciment armé avait commencé sa concurrence avec le fer et l'acier. Le capitalisme des compagnies et des monopoles se substituait déjà au capitalisme privé.

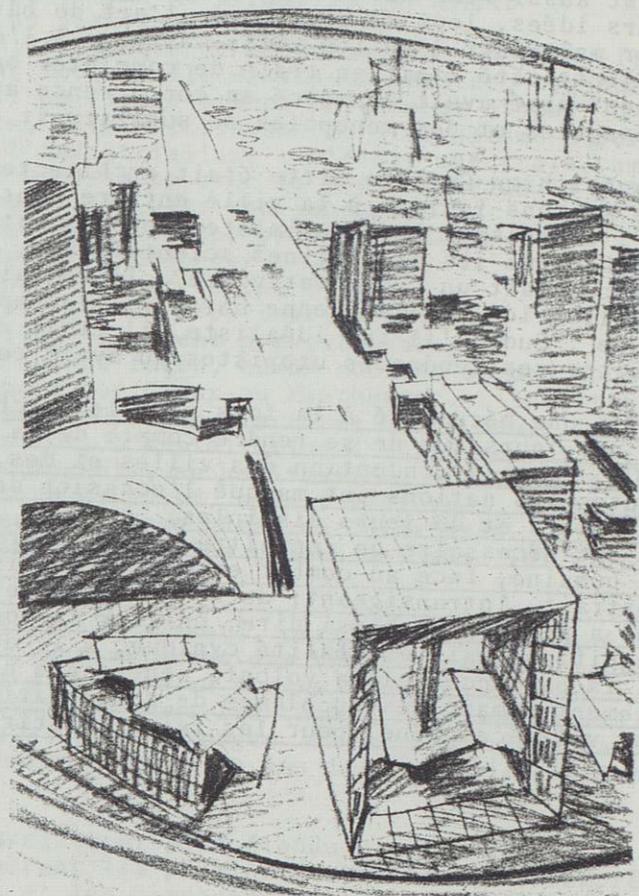
L'autrichien Camillo Sitte était architecte-urbaniste. Il voulait étendre "l'historisme" des maisons isolées à la ville entière dans le but d'aboutir à une nouvelle conception de l'urbanisme. Le biochimiste écossais Patrick Geddes était savant. Il introduisit dans l'urbanisme les disciplines scientifiques, l'histoire. Enfin, l'agronome anglais Ebenezer Howard était un "coopérativiste". Il voulait surmonter les contradictions entre l'industrialisation et l'ancienne unité ville-campagne par une nouvelle organisation synthétique. Quoiqu'il fût idéaliste, il était aussi réaliste parce qu'il savait combattre, écarter ces tendances utopistes qu'avait eues l'urbanisme depuis la fin du Moyen Age.

C'est une nécessité à la fois pour les architectes, les urbanistes et les historiens de nos jours, que de se rendre compte de la valeur de tout ce qui était envisagé, vers 1900, dans la conception des villes et des campagnes, et de constater qu'à peu près toutes les nations ont manqué l'occasion de développer l'oeuvre de Sitte, de Geddes, de Howard et de leurs disciples.

Il est nécessaire de connaître cette génération consciencieuse, à la fois scientifique et humaine, face au combat entrepris depuis lors par l'école moderne d'urbanisme abstrait, intransigeant, de Le Corbusier et de sa génération, cette génération futuriste qui a pris, pour ainsi dire, un faux raccourci vers le futur, créant des oeuvres de dessein magnifique mais en réalité cynique, à la démarche précipitée, opportuniste, n'ayant ni la patience, ni la volonté pénétrante nécessaire pour résoudre dans un sens véritablement humain les problèmes de contestation entre l'industrialisme et l'unité historique ville-campagne, pour les faire aboutir en une culture nouvelle.

Contemporary danish architecture offers a big variety of remarkable creations and "le carré bleu" has devoted a series of publications to this topic (see last number on the subject 4/81). We can retain as a particular characteristic of danish architecture the respect of human scale and very frequently a happy integration into town and landscape. These orientations are questioned by George David EMERICH in the case of architect Johan von SPRECKELSEN's prize-winning project of the "tête de la Défense" in Paris. The author analyzes both the project as the reasons which made the jury to attribute its first prize to the danish architect.-

The author of present lines expresses a personal opinion and we expect that people interested in the subject will react.-



#### VERS UNE ARCHITECTURE... DE GESTE

"Faites-moi sourire la Défense"  
Le Directeur de l'EPAD

Un cube... "A la gloire du triomphe de l'Humanité", ou plutôt à la gloire du cube triomphant de l'humanité. Les abeilles, elles, ont opté pour le rhombododécaèdre, forme infiniment plus économique ; quant aux métaux, leur arrangement cristallin suit la trame tétrakaïdécaédrique ; les radiolaires, eux, utilisent pratiquement tous les polyèdres et leurs dérivés. Les substances minérales de même que les organiques s'ordonnent suivant une configuration presque toujours plus complexe que la cubique. Quelques rares cristaux seulement, comme le sel gemme, matière faible et facilement soluble, ont cette forme. Traduite en architecture, est-ce le signe de la faiblesse de l'esprit humain ou une solution de facilité ?

Venant de l'ouest, des alignements près de l'Atlantique, les menhirs - ces pierres levées vouées selon certains aux puissances extra-terrestres, sinon multinationales - ont leur derniers spécimens plantés à l'entrée de Paris. Dressés, drus et drastiques, il leur manquait un dolmen, un monument mégalithique en forme de table gigantesque, sorte d'autel au service de la dite gloire.

Après l'homo erectus, l'avènement de l'architecture et de l'homo sapiens était marqué par l'érection de ces longues pierres. Mais la véritable construction, qui comme l'indique le préfixe est un assemblage de

plusieurs éléments, ne commence qu'avec le dolmen. C'est lui le père de toute dalle, poutre, architrave... Découverte formidable, datant de plus de 10 000 ans, qui distingue définitivement l'homme des autres mammifères. Il était donc grand temps de fêter cet évènement par "L'arc de triomphe de l'Homme", à défaut d'autre triomphe plus actuel.

Evidemment, les érudits diront qu'un arc est un assemblage bien plus complexe : constitué d'un grand nombre d'éléments groupés en deux ou plusieurs déséquilibres qui chacun séparément s'écroulerait, mais se bloquent mutuellement produisant un effet envoûtant. Bref, l'arc est un moyen d'enjamber l'espace infiniment plus calé que cet "arc" de triomphe "moderne" dont le principe constructif est le même que celui d'un tabouret confectionné de trois planches.

A propos de ces porches d'apothéose, il y a l'arc de Titus à un trou, d'où dérive celui de l'Etoile, puis l'arc de Constantin, alias du Carrousel, qui en a trois. Unitaires ou trinitaires, et c'est cela l'important, ces trous victorieux sont garnis de maints organes architecturaux. Des stylobates aux acrotères, en passant par des colonnes en bon ordre, sans oublier le statuaire et les entablements historiés, autant d'articulations grâce auxquelles un monument même de dimension restreinte devient réellement monumental.

Pourtant, c'était une belle occasion de créer, enfin, en ce lieu un bâtiment contrastant avec tant de simplicité ; le programme était fort complexe. Un centre international de communication ambitieux, très élaboré, en était l'élément dominant. Qu'il soit escamoté, enterré au pied de deux blocs de bureaux, reliés par le toujours mythique toit-jardin, ne s'explique que par le nombre des hauts fonctionnaires, dont le grand souci pour le bien du peuple est notoire, qui figuraient parmi les juges. C'est un émerveillement de voir tant de grands commis, qui ont commis tant de grandes oeuvres, y compris des grands ensembles, depuis un grand nombre d'années, rester fidèles au poste. Celui des décideurs, qui cette fois-ci choisissaient les vierges avant qu'elles ne subissent le droit de cuissage.

Ils ont donc décidé pour cette boîte unijambiste, ce cube involué, qui, ayant perdu la face de devant et de derrière, s'ouvre de plein vent à la modernité, pour une fois respectueuse de son environnement, on ne peut plus moderne. Légèrement désaxé, toutefois, afin d'exprimer subtilement une révolte latente contre l'ordre omniprésent du perpendiculaire. Plus que jamais : l'art c'est l'écart ! C'est par cet écart qui viole l'axe, que "le projet est apparu remarquable par sa pureté, par la force avec laquelle il pose un jalon sur l'axe historique de Paris et par son ouverture".

Eh oui ! A part la voie encombrée de baraques foraines qui ne va désormais nulle part, à moins d'aller à l'essentiel comme les autres vont au charbon, il y a également cette sacrée ouverture de l'axe dit historique, qui devait relier probablement Dunkerque à Tamarasset, si l'on désaxe encore un peu ; mais qui, en vérité, ne s'ouvrirait aussi impérativement vers le couchant qu'après la destruction des Tuileries qui laissait le corps du Louvre avec ses cuisses entr'ouvertes. Il serait grand temps de les

fermer et de reconstruire ce front manquant. De même qu'à l'autre extrémité, il vaudrait mieux fermer enfin ce "parvis" qui selon les dictionnaires est "un espace situé devant une église et généralement entouré de portiques".

Des portiques, en voilà déjà un. Véritable cadre de vie symbolisant, on ne peut mieux et le logement et l'urbanisme et l'environnement. Sans oublier ceux qui, dans leur bienveillance insigne, nous les administrent comme autant de potions magiques. Dans ce cadre sans contenu, il y aura, certes, quelque soit l'aile qu'occuperont nos ministres tutélaires et leurs cadres, des côtés soleil et des zones d'ombre. Ceux qui auront le dessous dans la lutte vers la lumière, auront le loisir de contempler de leurs bureaux le grouillement de leurs sujets, dont ils encadreront la vie mieux que jamais.

Certains objectent pourtant que si la Caisse des Dépôts et Consignations - termes étranges et prémonitoires en l'occurrence - étaient représentée par son président et en même temps celui du jury, les plasticiens tout autant que les représentants des sciences humaines étaient pour une fois totalement absents. Fait étonnant après l'importance accordée dernièrement à ces disciplines, au nom de la pluridisciplinarité même. Leur présence aurait peut-être évité au jury d'avoir opté, en négligeant les aspects plastiques et humains, en faveur de cette caisse monumentale, à moins qu'il n'estimât qu'elle soit au fond parfaitement à sa place dans ce quartier d'affaires mégalo-mane.

Quoi qu'il en soit, on peut déjà prévoir la montée en ligne des plasticiens : des Hundertwasser pour proposer de barbouiller la chose en polychrome, ou des Christo pour l'empaqueter puis la ficeler dans une housse, et l'attaque des humanistes comme Lefèvre ou Baudrillard exigeant qu'on recouvre le tout avec du lierre et qu'on rajoute des balcons et des serres pour y élever des lapins afin de recréer la quotidienneté.

Ainsi, à Athènes, la tour du vent ou celle de Lysicrates étaient monumentales par leur délicatesse, mais les pyramides des pharaons ne l'étaient que par leur masse. C'est pourquoi ce tube creux, réduit à trois faces, ne vaut pas une pyramide - qui en a quatre.

Certes, toutes les manières sont bonnes, dissent aujourd'hui nos post-modernes. Mais, la grossièreté n'est pas une manière, qu'on l'entende dans le sens de fruste ou de primitif, ou bien dans le sens de gros ou hors d'échelle. Maxicube même tempéré par des microprocesseurs, ou mégaforme se réclamant du mini-art, ce dé était jeté devant César. Dé sublime par sa simple dimension, subtile même par la simple subtilisation de toute aspérité. "Toutes les grandes oeuvres sont simples !" Simples de forme, simples techniquement...

L'ennui, c'est que précisément, cette simplicité d'esprit crée l'ennui. A défaut d'évènements spatiaux, plastiques, morphologiques suffisamment riches et variés, les formes grossières démesurément écrasent homme et paysage. Depuis quinze ans au moins, on en a assez discuté. En théorie, l'affaire des tours assomantes, des barres interminables et des dalles désertiques était apparemment réglée. Et, il est étonnant que, authentiques ou reconvertis, les architectes et nombre de ceux qui faisaient parti du jury, soient les mêmes qui ne jureraient hier encore que par l'architecture proliférante, l'intégration urbaine et autres terrains d'aventure... préférant à qui veut l'entendre, que la cité doit se composer comme un tissu délicat, un foisonnement plastique, comme un système qui se forme, se déforme et même informe à souhait. Ils doivent hoqueter quand on pense à leurs paroles par eux-mêmes oubliées, pendant qu'ils chantent "l'énonciation du sublime, de l'éternel... avec un minimum de moyens, maximum d'efficacité".

A l'époque des machines monumentales qui volent, s'enlèvent jusqu'à la stratosphère et

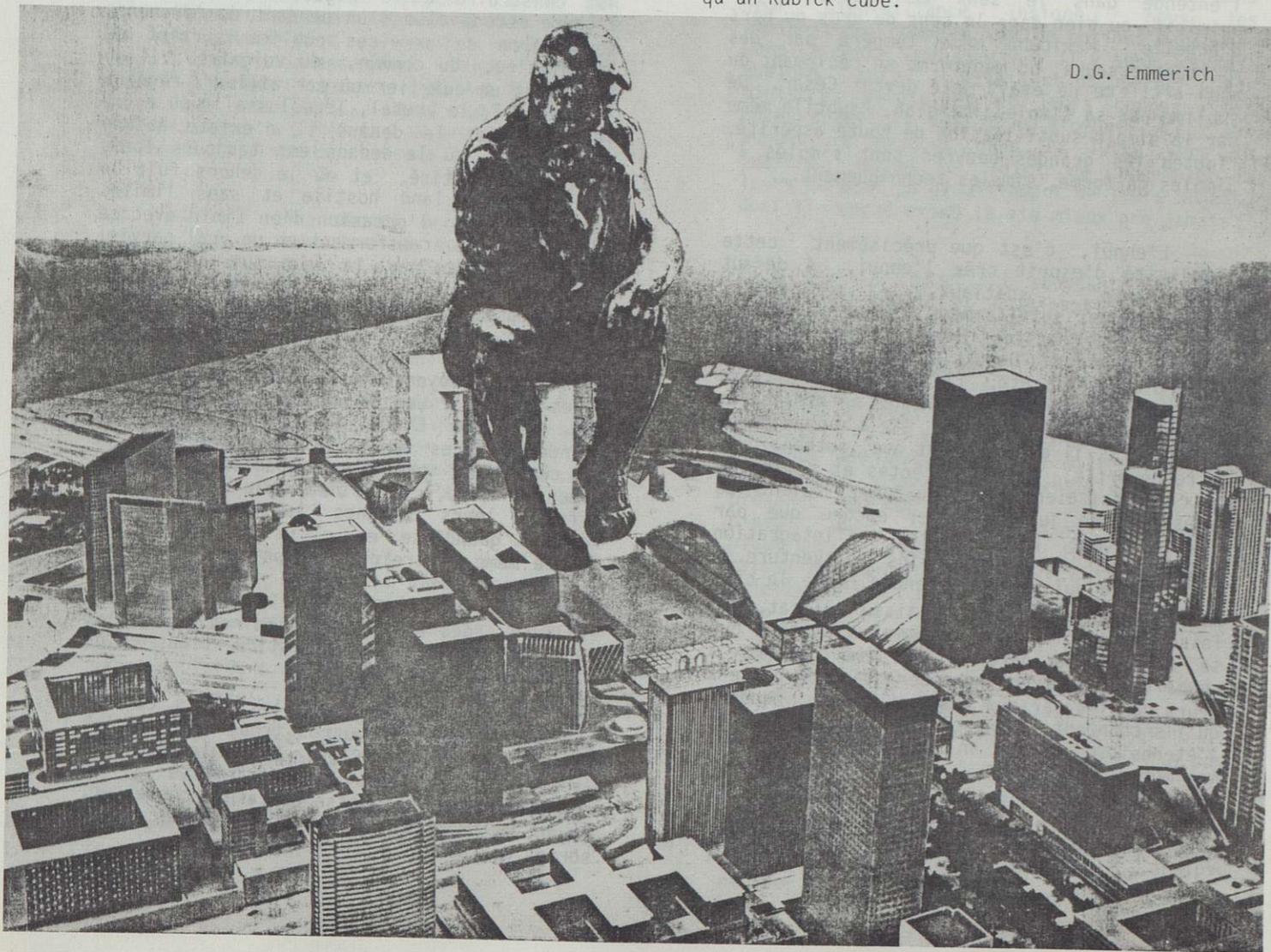
de là nous menacent, quel anachronisme qu'une porte cochère même haute de 100 mètres ! Princes, voulez-vous de temps en temps passer sous le guichet d'une arche ? On vous en édifiera une, et en un temps bien plus court que vous ne restez princes : une énorme, gonflable !

Mais, foin de mesquinerie, la patrie reconnaissante, fera un geste et dédié à votre nom construira à la rigueur - à laquelle l'heure est dévolue - un pendant de monument, sous forme de services publics sortant de l'ordinaire, du commun, du vulgaire. Il en faut dans un quartier où par ailleurs règnent le ponctuel, le brutal, le colossal ; où entre le dehors et le dedans il n'existe aucune transition, où le dedans est toujours loti, vendu et privatisé, et où le dehors fuit un tel no man's land hostile et sans limite. Voilà, enfin, l'occasion d'en finir avec ce glacis, en le transformant en un vrai parvis, en le cernant par la vie qui se dégage uniquement d'un tissu urbain complexe. Complexe, oui ! L'opposé du simple.

Mais, voyons, les grandes oeuvres sont-elles simples ? Les forums, les cathédrales et même la Tour Eiffel sont complexes. Les grandes oeuvres véritablement importantes ne se contentent pas d'une grandeur seulement dimensionnelle, ni d'un simple trou. Elles offrent leurs arcanes labyrinthiques qui rendent grandiose et plein de mystère un espace même restreint, au point d'en perdre l'issue. C'est tout à l'opposé des interprétations immédiates, des réflexions réflexes, des évidences primaires auxquelles se prêtent les gesticulations de l'architecture-objet.

A nous les patios, les cours et les places et tous ces autres trous qui offrent tant de plaisirs. C'est là seulement, en effet, "qu'on aura la possibilité de se reposer, boire une tasse de café, converser, jouer, se promener, jeter un regard sur toutes sortes de choses" - autres que le vide.

La révolte gronde. Que faire ? La cause est une fois de plus entendue, jugée. On ne peut revenir éternellement là dessus. Il y va pourtant de l'honneur de toute une génération qui proclamait tout récemment encore, en face des soi-disant impératifs techniques et bureaucratiques, la primauté de l'homme et de son art dans la définition de notre milieu. Irréductibles, les uns tiennent à leur statut de penseur et à ses prérogatives, les autres plus prosaïquement à leur siège-symbole du pouvoir. Comment réconcilier ces deux extrêmes ?



D.G. Emmerich

Très simplement : en installant le Penseur sur le siège. Car s'asseoir est aussi un geste.

L'oeuvre de Von Spreckelsen alliée au chef d'oeuvre de Rodin ne manquera pas de recueillir l'unanimité des suffrages. Ce serait, certes, une oeuvre composite, et quasi chrysiléphantique, symbolisant l'esprit de notre époque, telle une statue de la liberté - celle de la pensée architecturale contemporaine, aussi riche en revirements qu'un Rubick cube.

## ACTUALITE

### ACTUALITE.

Luciana de Rosa, Massimo Pica Ciamarra

### L'ENSEMBLE PISCINOLA/MARINELLA A NAPLES:

### UN CAS DE RECONSTRUCTION ENTRE REALITE ET UTOPIE.

L'initiative de l'opération décrite ci-dessous a été dictée par la nécessité de faire face à une crise aigue du logement qui est devenue apparente après le tremblement de terre de novembre 1980.

Dès 1981, une série d'actions ont été entreprises, des fonds mobilisés en vue de permettre le relogement progressif de 100 000 sans abri, approximativement.

L'ensemble de l'action se situe dans un cadre administratif exceptionnel qui va au-delà de la solution à apporter à des cas d'urgence et même au-delà des pratiques conventionnelles en matière de logement social.

Dans ces conditions, il n'a pas été déplacé de vouloir accomplir un pas en avant sur le plan qualitatif. Cette volonté a déjà été manifeste dans le plan d'urbanisme de la périphérie de cette métropole, préparé avant le désastre.

Parmi les besoins exprimés par les habitants du secteur, il y avait le désir d'habiter dans une ville moderne.

A notre avis, "la cité moderne" ne peut être entièrement différente de la ville existante. Même les inter-

ventions majeures caractérisées par une structure claire et intelligible doivent faire face à des situations complexes résultant de l'histoire du lieu.

Dans le cas présent, une série de circonstances favorables ont permis de s'engager dans une voie entièrement différente des pratiques courantes, grâce à une liaison étroite existant entre le maître d'ouvrage, l'autorité administrative, le projeteur et les entreprises. En outre, il a été possible de mener une étude approfondie préalablement à l'élaboration du projet conjointement avec le bureau d'urbanisme ; et finalement, il faut souligner le fait que la conception urbaine et le parti architectural ont été abordés simultanément et que l'intégration des logements, des services et des activités économiques ont été favorisés par un fonds de péréquation commun.

L'opération Piscinola/Marinella se situe dans les faubourgs Nord de Naples ; il s'agit d'anciennes agglomérations rurales absorbées peu à peu par la progression urbaine.

Le plan prévoyait la mise en relation continue du neuf et de l'existant : toute distinction entre ce qui existait précédemment et ce qui se construit sur la base du plan devait disparaître ultérieurement.

La structure morphologique de ces agglomérations est caractérisée par l'existence de bâtisses entourant une cour, l'absence de toute hiérarchie et d'espaces urbains proprement dits. Après l'incorporation de ces agglomérations à la ville de Naples, en 1925, on assista au phénomène caractéristique de la prolifération suburbaine avec l'implantation d'immeubles sur un plan purement ponctuel. On notait ainsi

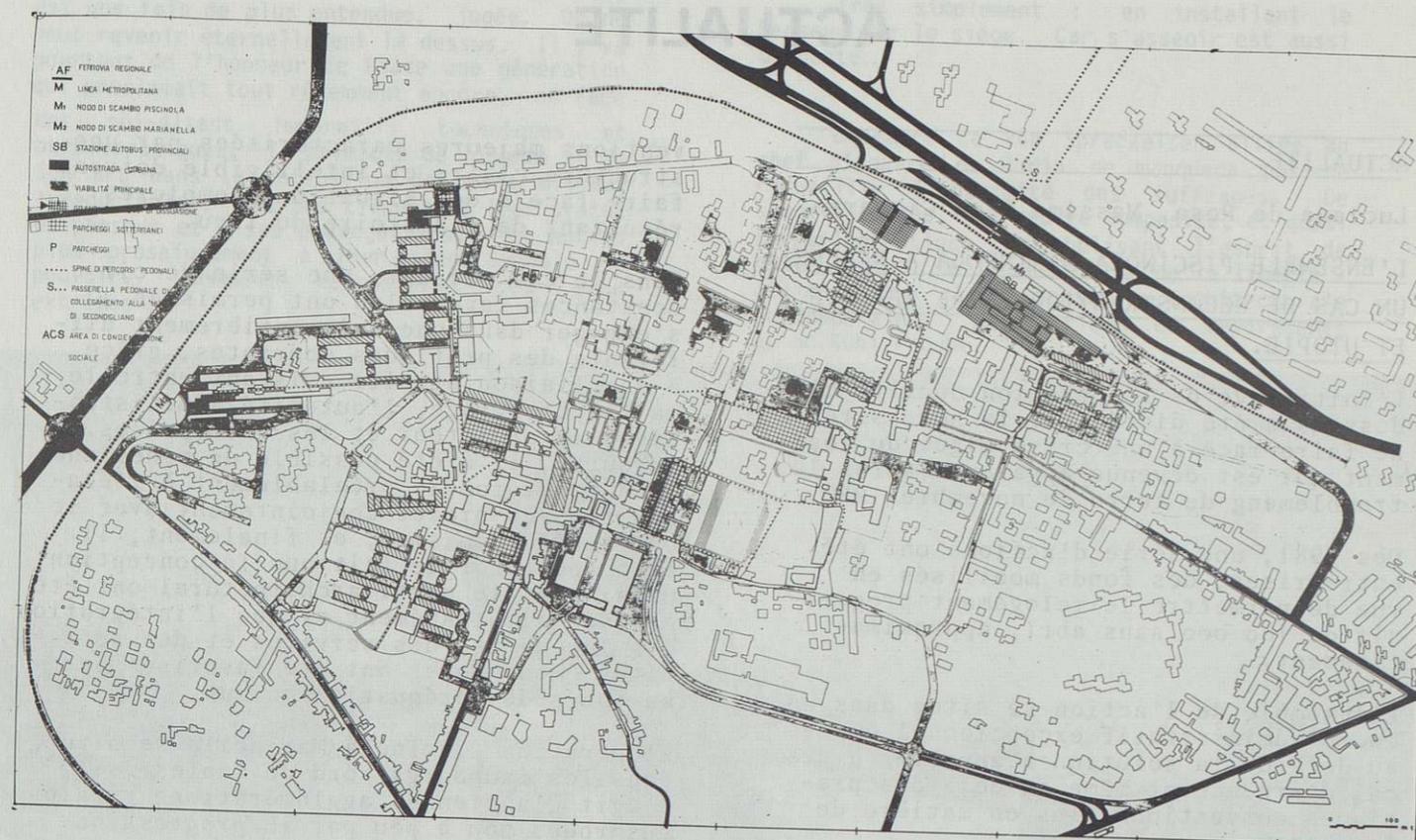


Schéma général : à gauche, l'ancien village Piscinella et à droite joutant le réseau de grande communication, Marinella. Les parties en grisé indiquent la voirie structurante.

AF. ligne de chemin de fer locale  
M. ligne métropolitaine  
M1. gare locale, Piscinella  
M2. gare locale Marinella

en gris foncé : autostrade  
grisé : voirie locale  
pointillé : épine dorsale piétonnière  
S - passerelle reliant les deux secteurs au système urbain adjacent.  
ACS - zone de condensation sociale.

une pénurie en matière de voirie et d'infrastructures sociales, une pauvreté en matière d'approvisionnement commercial et d'une façon générale la prépondérance quasi exclusive des logements par rapport aux équipements.

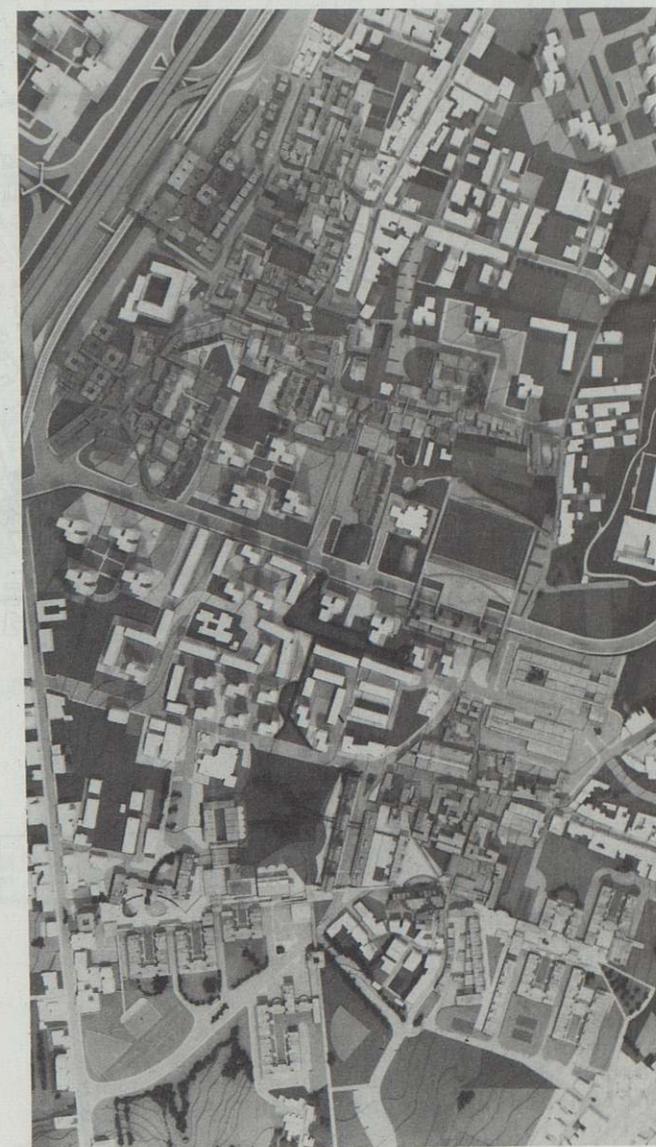
Il s'agit d'un secteur périphérique où vivent actuellement 200 000 personnes, population entièrement dépendante pour ses services de la zone centrale de Naples.

Le projet Piscinella/marinella concerne deux des nombreux villages faisant partie du secteur : le premier s'est développé le long d'une voie irrégulière donnant accès à des immeubles groupés autour d'une cour ; le second s'est développé autour de trois voies convergeant vers un foyer commun.

Les objectifs poursuivis furent la transformation des banlieux en aires urbaines au moyen d'éléments fonctionnels et formels, susceptibles : a/ de favoriser des activités nouvelles dans ce secteur, b/ d'arriver à une intégration à la trame existante, c/ de développer une structure urbaine sur le plan formel à une échelle supérieure à celle d'objets architecturaux isolés, d/ d'organiser des espaces urbains.

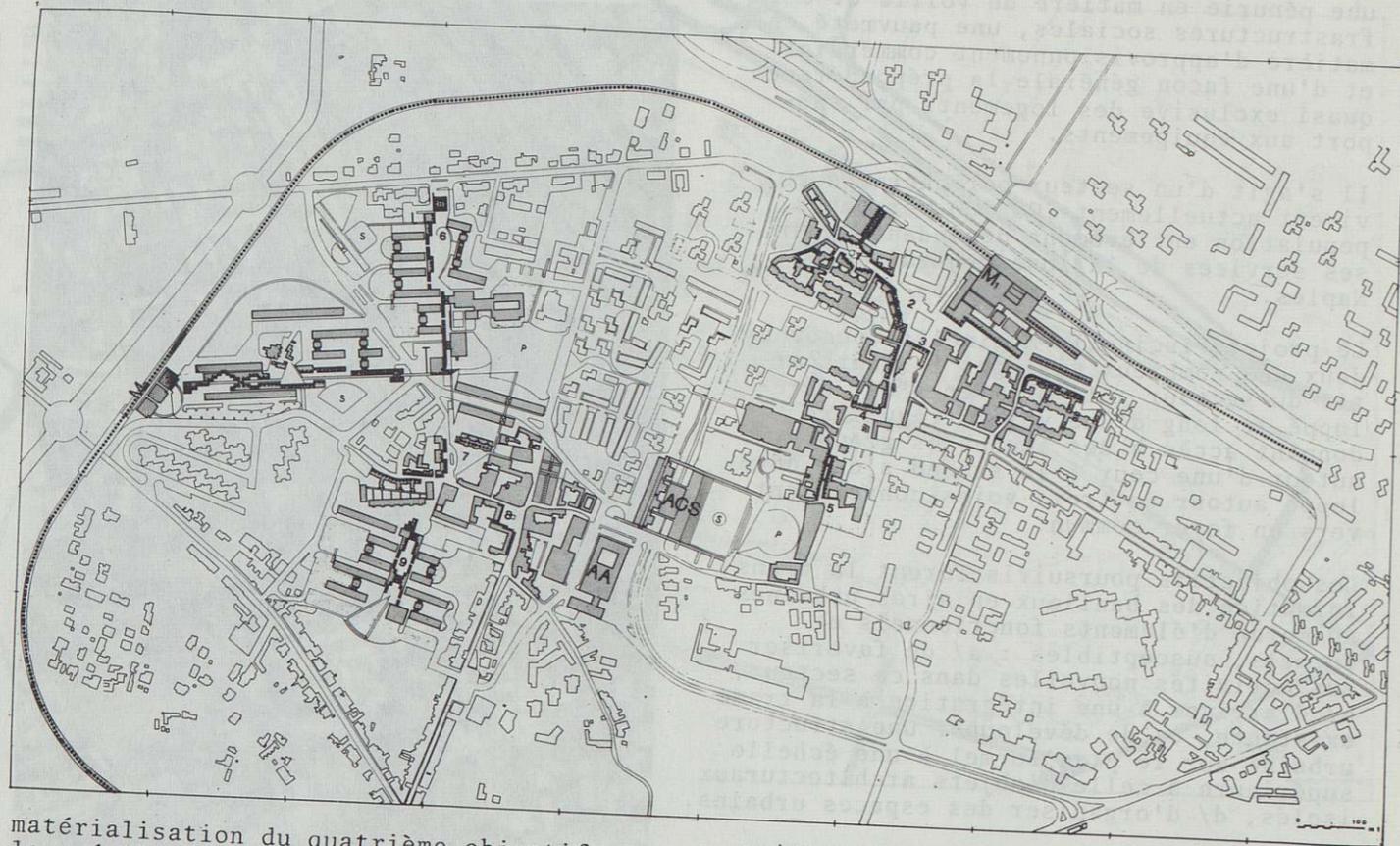
Il a été décidé dès le début d'aller au-delà du principe de zoning stérilisant qui fige les secteurs périphériques et les subordonne entièrement au centre primaire. Dans cet ordre d'idées on s'est efforcé de développer la variabilité des éléments composants, chacun possédant sa propre identité. La conservation de certains éléments caractéristiques du domaine bâti devait permettre de greffer sur ces éléments de nouveaux développements, dans un esprit de transition graduée.

L'ensemble de ces approches aboutit à la



Vue de la maquette : en clair : implantations existantes, en grisé : implantations prévues.

Plan schématique des nouvelles implantations



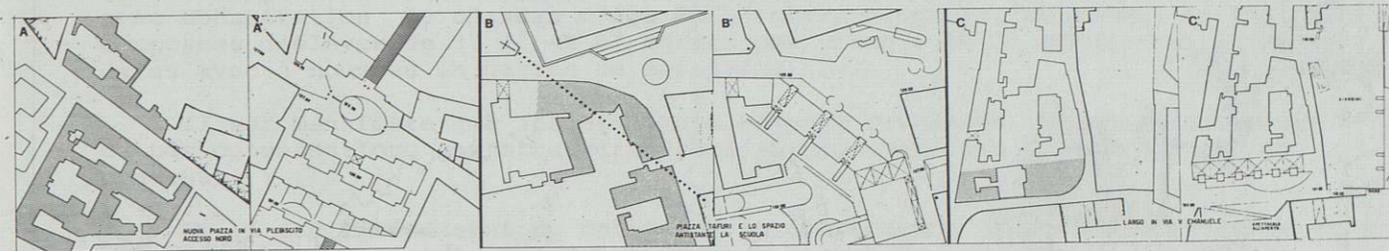
matérialisation du quatrième objectif : la création d'un "système de lieux". Le tissu ancien était composé de l'agrégation "d'enclos urbains", une forme qui répondait aux besoins de l'époque.

Libérés des voitures qui les occupent aujourd'hui, les anciennes cours peuvent remplir de nouvelles fonctions en tant qu'éléments d'agrégation du développement résidentiel.

Leur fonction sociale est transposée sur un plan plus élevé sous forme de grappes, cours, placettes, promenades, servant de

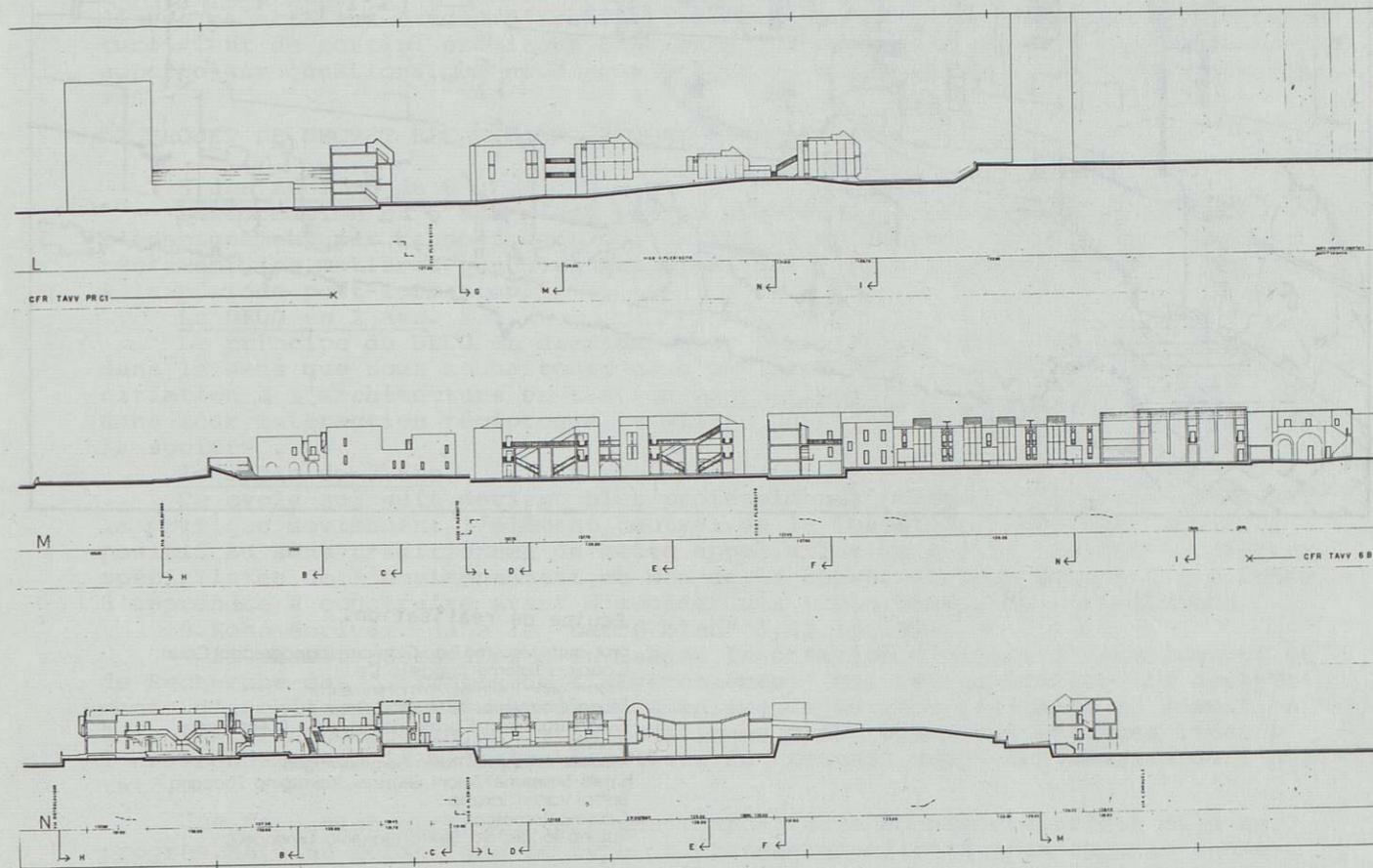
cadre à des réunions, à des activités commerciales, artisanales et tertiaires. Ces activités sont reliées par un réseau de voies piétonnes définies dans leurs dimensions, leurs structures, et la texture de leurs matériaux.

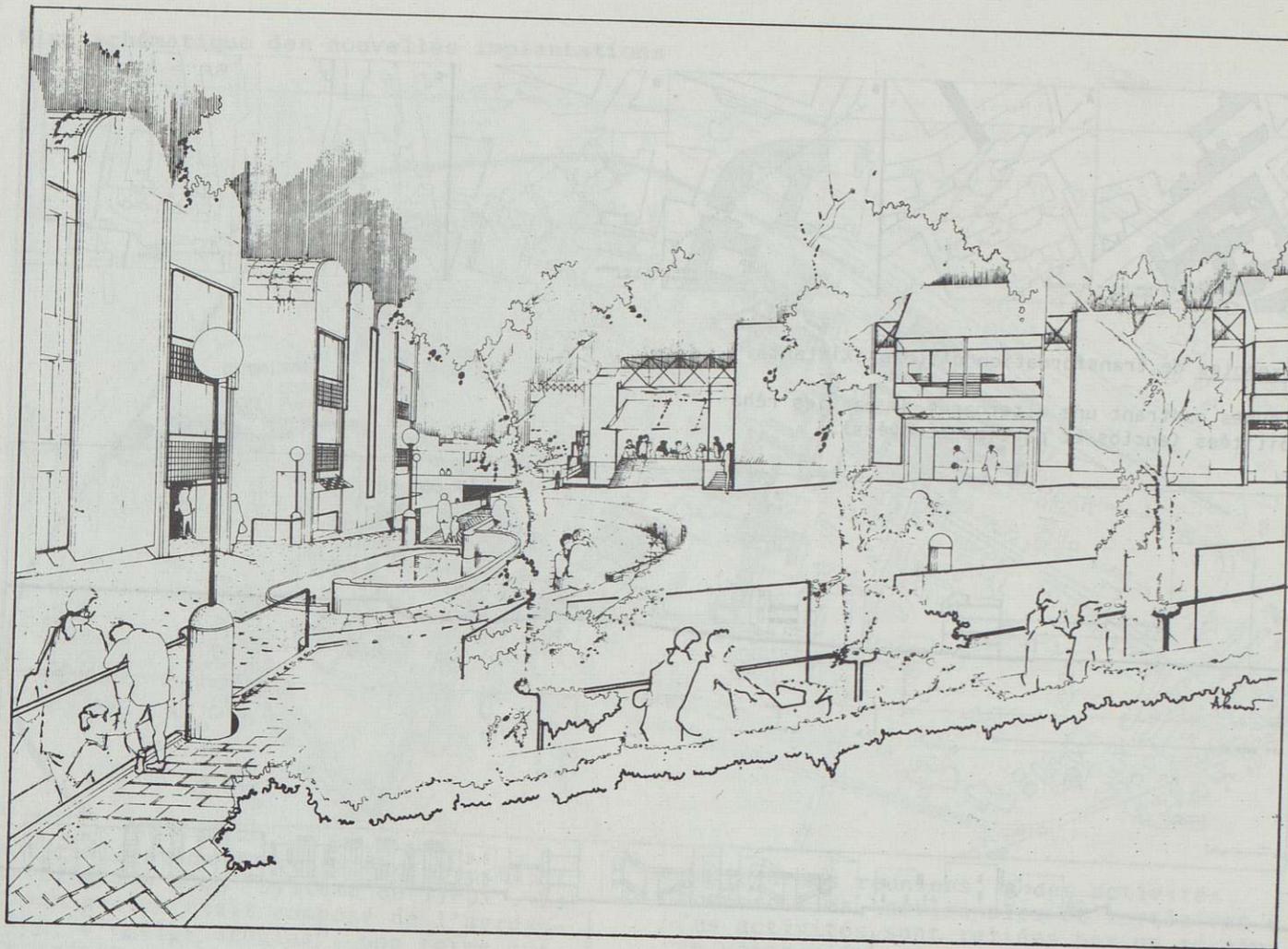
Le programme présent concerne 1 000 logements destinés à la population vivant dans ces lieux actuellement. Il se décompose dans la réhabilitation de 200 unités le remplacement de 300 logements et la construction de 500 unités sur des terrains libres.



Exemples de transformation d'îlots existants.

Coupes montrant une alternance de parties réhabilitées (enclos et parties rénovées).





#### Equipe de réalisation.

prof. arch. Massimo Pica Ciamarra (capogruppo) Caun  
 Coop.s.r.l. Falomo / Ruggiero, De  
 Rosa / Purini / Thermes / Armonino e con  
 Marra / Cappiello / De Martino / Rossi  
 Guida / Rocereto / Cozzolino, De Maere, D'Aetrycke,  
 Carrelli  
 Marselli / Attanasio / Russo, Serpieri / Foglia  
 Cifelli / Solimene / Zeloni, Giussani, Travalgino, Zaccaria  
 Betta / Vanoli / Ianzillo  
 Camera Ramasco  
 Rubino / Iocaratalo / Sellito / Gargiulo / Limoncelli.

-les hésitations sur les avantages, et inconvénients des structures de travail horizontales avec groupement par année, ou des structures pyramidales avec cohabitation de classes d'âge différentes et projet en commun en équipe composées d'élèves de 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> années par exemple ou de structures pyramidales avec à nouveau un patron de droit divin.

+++

Il est manifeste que les étudiants se sont davantage intéressés, au cours de nos conversations aux structures où l'enseignement est dispensé qu'à son contenu.

Et il est intéressant de constater la convergence entre leurs analyses et les nôtres sur certains points comme par exemple l'enfermement des écoles sur elles-mêmes, le fait que le milieu au sein duquel les étudiants devenus architectes auront à intervenir reste quelque chose de théorique avec lequel on n'a pas de rapport, le manque d'expérimentation pendant les études etc....

Il se trouve qu'alors que nous arrivons au terme d'une réflexion de notre revue à laquelle nous venons d'associer les étudiants, le dernier projet de décret relatif aux études d'architecture dispensées dans les écoles d'architecture vient de sortir: examinons donc celui-ci pour voir quelle réponse ce projet apporte aux questions que nous nous posons ou aux problèmes, que nous avons soulevés.

+++

#### LE PROJET DE DECRET RELATIF AUX ETUDES D'ARCHITECTURE.

##### 5 ans au lieu de 6

Le formation en 5 ans n'est pas un problème, à condition qu'on réajuste l'enseignement par rapport à ce qui existe actuellement et que l'on dose correctement les matières que l'on maintient ou rapport à celles que l'on reporte à la période post-formation.

##### Le DEUG en 2 ans.

Le principe du DEUG en deux ans avec passerelles vers l'université, cela va dans le sens que nous souhaitons: nous parlions dans un précédent numéro de l'initiation à l'architecture en tant qu'expression d'une civilisation et d'étudier dans leur interaction réciproque le milieu physique, biologique, la construction, la société.

##### le cycle de 3 ans

Ce cycle qui suit devient plus professionnel puisque "l'apprentissage et la pratique deviennent l'élément central de la formation". Ceci nous apparaît positif au sens traditionnel de cette appellation. Mais elle oblige les futurs spécialistes de l'environnement, et non de la construction, à passer trois années à apprendre à construire avant d'accéder aux trois années de post-diplôme.

B. Kohn écrivait dans le "carré bleu" 3.82 (p.14):

" il serait nécessaire d'envisager la création d'unités d'Enseignement et de Recherche des "Sciences de l'Environnement" qui regrouperaient des départements d'architecture mais aussi d'Urbanisme, de science régionale, de formation à la fonction communale, aux arts plastiques, mais aussi aux sciences liées à l'environnement, à la médecine des lieux de travail, aux technologies de l'habitat" ..

Une formation enfin correcte de l'architecte constructeur est déjà un progrès. Mais ne former que ce type de professionnel, cela nous apparaît comme une régression par rapport aux acquis de 1968 - nous pensons qu'il faut réellement intégrer les écoles d'architecture à un environnement pédagogique plus vaste.

Remarquons, cependant une contradiction: il s'agit de l'équivalence des enseignements de haut niveau et des écoles d'architecture. Comment cela s'accorde-t-il de cette arithmétique là:

<u>Université</u>	BAC + 4 ans	- maîtrise
<u>Architecture</u>	EAC + 5 ans	- DPLG
	+ 6 ans	DEA Architecture
<u>Grandes Ecoles</u>	" + 6 ans	- Diplôme
<u>Architecture</u>	" + 8 ans	- Diplôme de 3-ème cycle

Cette insuffisance de valorisation du diplôme d'architecte - on ne peut parler de dévalorisation car sa valeur est aujourd'hui très inégale - n'implique-t-elle pas un déséquilibre intérieur dans les rapports architectes (é- narques) directions des D.D.E. et ingénieurs X-Ponts ? Quid de l'insertion de l'architecte aux postes de responsabilité dans les rouages nationaux et régionaux?

#### les écoles ouvertes

Dans les déclarations d'intention du projet de décret on souhaite assurer la liaison nécessaire entre recherche, activités expérimentales et enseignement et mettre ainsi les étudiants en situation professionnelle réelle". C'est positif et de nature à ouvrir enfin l'école. Néanmoins il faut savoir que cette option demande beaucoup de moyens.

#### formations postérieures au diplôme DPLG.

Attention aux spécialisations en un an - oui pour apprendre à se servir d'un outil; non pour apprendre les méthodes qui permettent d'aborder les problèmes complexes.

-La formation post-diplôme en trois ans - oui, de façon interdisciplinaire; oui aussi pour une recherche appliquée, des réalisations expérimentales,

-Attention aux germes que porte en elle cette spécialisation de trois ans d'un super-diplôme que certains souhaitent encore,

-A propos du système des certificats qui remplacera celui des unités de valeur = nous pensons qu'il est souhaitable que le contrôle des connaissances c'est à dire le contact avec les enseignants ne disparaisse pas au profit d'un examen qui pourrait exiger plus de bachotage que de réflexion.

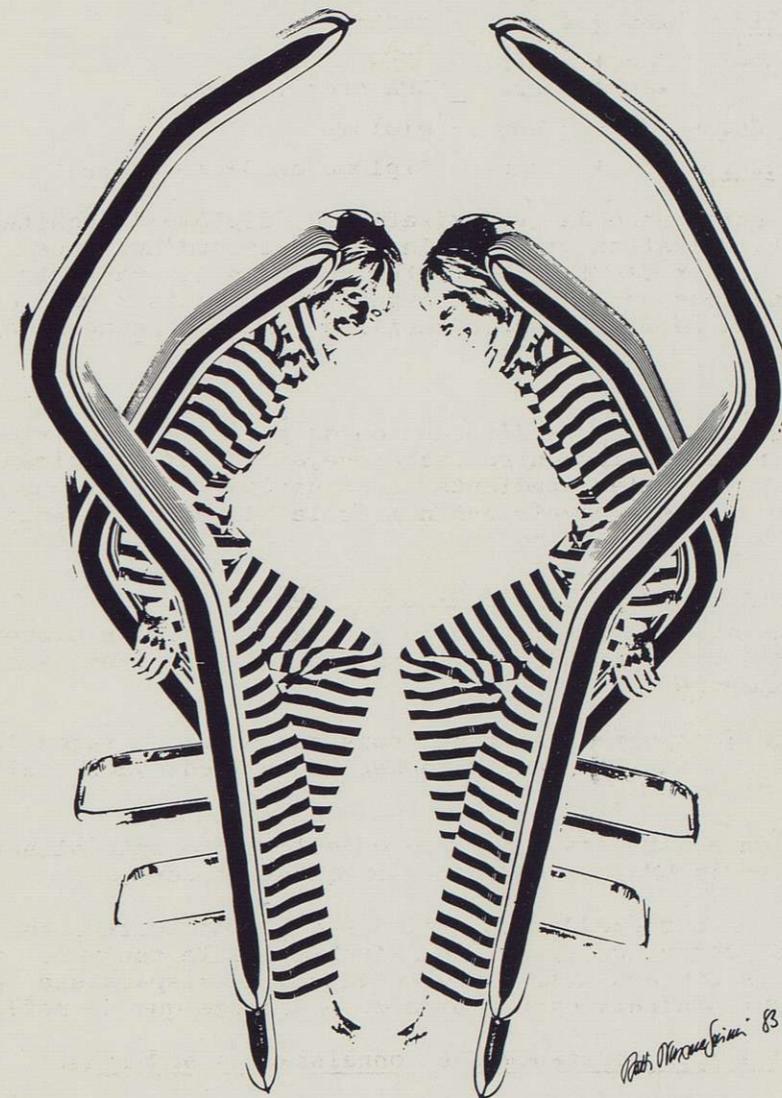
-La mise à jour constante des connaissances acquises.

C'est la formation dispensée pendant les trois ans de préparation au diplôme DPLG qui "permettrait dans les cours ultérieurs de la vie professionnelle la mise à jour constante des connaissances acquises".

C'est, pensons nous, le propre d'un enseignement réellement supérieur que de donner aux étudiants les outils intellectuels pour qu'ils puissent assimiler l'évolution incessante des technologies de notre époque.

Pour le Comité de Rédaction:  
Philippe Fouquey

## VUOKKO + ANTTI NURMESNIEMI



UNE MANIERE DE S'HABILLER  
UNE MANIERE D'HABITER  
UNE MANIERE DE VIVRE

KRONHuset GÖTEBORG (SUEDE) DU 29 JANVIER AU 15 AVRIL 1984

# artek

MEUBLES DE ALVAR AALTO

KESKUSKATU 3  
PL 468  
00100 HELSINKI 10  
FINLANDE

TORVINOKA  
4, RUE CARDINAL  
75000 PARIS  
TEL. (1) 325.09.13

